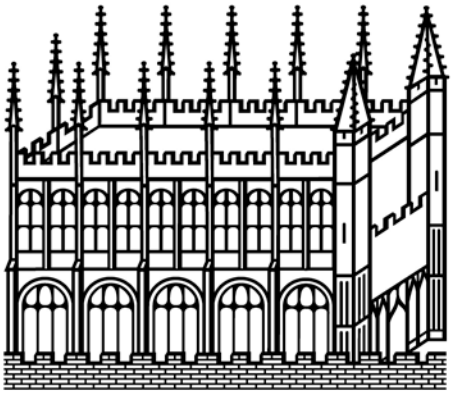


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

~~AS 6 e 22~~

1/K 4768 A.6

DU MÊME AUTEUR

Poésie.

POÈMES..... 1 vol.
POÈMES, nouvelle série..... 1 vol.
POÈMES, IIIe série..... 1 vol.
LES FORCES TUMULTUEUSES..... 1 vol.
LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES..... 1 vol.
LA MULTIPLE SPLENDEUR..... 1 vol.
LES HEURES DU SOIR, précédées des HEURES CLAIRES et des HEURES D'APRÈS-MIDI..... 1 vol.
LES VISAGES DE LA VIE, suivis des DOUZE MOIS..... 1 vol.
LES RYTHMES SOUVERAINS..... 1 vol.
LES BLÉS MOUVANTS..... 1 vol.
LES AILES ROUGES DE LA GUERRE..... 1 vol.
CHOIX DE POÈMES, avec une bibliographie et un portrait..... 1 vol.
LES FLAMMES HAUTES..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, I. *Les Tendresses premières. La Guirlande des Dunes*..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, II. *Les Héros. Les Villes à pignons*..... 1 vol.
TOUTE LA FLANDRE, III. *Les Plaines*..... 1 vol.

Théâtre.

DEUX DRAMES (*Philippe II. — Le Cloître*)..... 1 vol.
HÉLÈNE DE SPARTE. — LES AUBES..... 1 vol.

POÈMES

(IIIe série)

ÉMILE VERHAEREN

Poèmes

(IIIe SÉRIE)

LES VILLAGES ILLUSOIRES

LES APPARUS DANS MES CHEMINS

LES VIGNES DE MA MURAILLE

QUINZIÈME ÉDITION

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.

I

LES VILLAGES ILLUSOIRES

Année 1894

A CAMILLE LEMONNIER

LE PASSEUR D'EAU

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle hélas ! qui le hélait
Au delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au delà des vagues,
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage,
Le regardaient peiner et s'acharner,
En un ploiement de torse en deux
Et de muscles sauvages.

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A vagues lourdes, vers la mer.

Celle là-bas qui le hélait,
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras,
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne, vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,

Fixaient, obstinément,
Cet homme fou, en son entêtement
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait,
Dans les brumes, hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté, dans la tempête blême,
Avec l'unique rame, entre ses mains,
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards hallucinés
Voyaient les loins illuminés
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa
Que le courant chassa
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne, sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts,
Un choc heurta sa barque, à la dérive,
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec des yeux béats et grands
Constatèrent sa ruine d'ardeur,
Mais le tenace et vieux passeur
Garda tout de même, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert, entre ses dents.

LA PLUIE

Longue comme des fils sans fin, la longue pluie
Interminablement, à travers le jour gris,
Ligne les carreaux verts avec ses longs fils gris,
Infiniment, la pluie,
La longue pluie,
La pluie.

Elle s'effile ainsi, depuis hier soir,
Des haillons mous qui pendent,
Au ciel maussade et noir.
Elle s'étire, patiente et lente,
Sur les chemins, depuis hier soir,

Sur les chemins et les venelles,
Continuelle.

Au long des lieues,
Qui vont des champs, vers les banlieues,
Par les routes interminablement courbées,
Passent, peinant, suant, fumant,
En un profil d'enterrement,
Les attelages, bâches bombées;
Dans les ornières régulières
Parallèles si longuement
Qu'elles semblent, la nuit, se joindre au firmament,
L'eau dégoutte, pendant des heures;
Et les arbres pleurent et les demeures,
Mouillés qu'ils sont de longue pluie,
Tenacement, indéfinie.

Les rivières, à travers leurs digues pourries,
Se dégonflent sur les prairies.
Où flotte au loin du foin noyé;
Le vent gifle aulnes et noyers;
Sinistrement, dans l'eau jusqu'à mi-corps,
De grands bœufs noirs beuglent vers les cieux tors;

Le soir approche, avec ses ombres,
Dont les plaines et les taillis s'encombrent,
Et c'est toujours la pluie
La longue pluie
Fine et dense, comme la suie.

La longue pluie,
La pluie — et ses fils identiques
Et ses ongles systématiques
Tissent le vêtement,
Maille à maille, de dénûment,
Pour les maisons et les enclos
Des villages gris et vieillots :
Linges et chapelets de loques
Qui s'effiloquent,
Au long de bâtons droits;
Bleus colombiers collés au toit;
Carreaux, avec, sur leur vitre sinistre,
Un emplâtre de papier bistre;
Logis dont les gouttières régulières
Forment des croix sur des pignons de pierre;
Moulins plantés uniformes et mornes,
Sur leur butte, comme des cornes;

Clochers et chapelles voisines,
La pluie,
La longue pluie,
Pendant l'hiver, les assassine.

La pluie,
La longue pluie, avec ses longs fils gris,
Avec ses cheveux d'eau, avec ses rides,
La longue pluie
Des vieux pays,
Eternelle et torpide!

LES PÊCHEURS

Le site est floconneux de brume
Qui s'épaissit en bourrelets,
Autour des seuils et des volets,
Et, sur les berges, fume.

Le fleuve traîne, pestilentiel,
Les charognes que le courant rapporte;
Et la lune semble une morte
Qu'on enfouit au bout du ciel.

Seules, en des barques, quelques lumières
Illuminent et grandissent les dos
Obstinément courbés, sur l'eau,
Des vieux pêcheurs de la rivière,

Qui longuement, depuis hier soir,
Pour on ne sait quelle pêche nocturne
Ont descendu leur filet noir,
Dans l'eau mauvaise et taciturne.

Au fond de l'eau, sans qu'on les voie
Sont réunis les mauvais sorts
Qui les guettent, comme des proies,
Et qu'ils pêchent, à longs efforts,
Croyant au travail simple et méritoire,
La nuit, sous les brumes contradictoires.

Les minuits durs sonnent là-bas,
A sourds marteaux, sonnent leurs glas,
De tour en tour, les minuits sonnent,
Les minuits durs des nuits d'automne
Les minuits las.

Les pêcheurs noirs n'ont sur la peau
Rien que des loques équivoques;
Et, dans leur cou, leur vieux chapeau
Répand en eau, goutte après goutte,
La brume toute.

Les villages sont engourdis
Les villages et leurs taudis
Et les saules et les noyers
Que les vents d'Ouest ont guerroyés.
Aucun aboi ne vient des bois
Ni aucun cri, par à travers le minuit vide,
Qui s'imbibe de cendre humide.

Sans qu'ils s'aident, sans qu'ils se hèlent,
En leurs besognes fraternelles,
N'accomplissant que ce qu'il doit,
Chaque pêcheur pêche pour soi :
Et le premier recueille, en les mailles qu'il serre,
Tout le fretin de sa misère;
Et celui-ci ramène, à l'étourdie,
Le fond vaseux des maladies;
Et tel ouvre ses nasses
Aux deuils passants qui le menacent;
Et celui-là ramasse, aux bords,
Les épaves de son remords.

La rivière tournant aux coins
Et bouillonnant aux caps des digues
S'en va — depuis quels jours ? — au loin,

Vers l'horizon de la fatigue;
Sur les berges, les peaux des noirs limons,
Nocturnement, suent le poison
Et les brouillards sont des toisons,
Qui s'étendent jusqu'aux maisons.

Dans leurs barques, où rien ne bouge,
Pas même la flamme d'un falot rouge
Nimbant, de grands halos de sang,
Le feutre épais du brouillard blanc,
La mort plombe de son silence
Les vieux pêcheurs de la démence.

Ils sont les isolés au fond des brumes,
Côte à côte, mais ne se voyant pas :
Et leurs deux bras sont las;
Et leur travail, c'est leur ruine.

Dites, si dans leur nuit, ils s'appelaient
Et si leurs voix se consolaient!

Mais ils restent mornes et gourds,

Le dos voûté et le front lourd,
Avec, à côté d'eux, leur petite lumière
Immobile, sur la rivière.
Comme des blocs d'ombre, ils sont là,
Sans que leurs yeux, par au delà
Des bruines âpres et spongieuses,
Ne se doutent qu'il est, au firmament,
Attirantes comme un aimant,
Des étoiles prodigieuses.

Les pêcheurs noirs du noir tourment
Sont les perdus, immensément,
Parmi les loins, parmi les glas
Et les là-bas qu'on ne voit pas;
Et l'humide minuit d'automne
Pleut dans leur âme monotone.

LE MEUNIER

Le vieux meunier du moulin noir,
On l'enterra, l'hiver, un soir
De froid rugueux, de bise aiguë
En un terrain de cendre et de ciguës.

Le jour dardait sa clarté fausse
Sur la bêche du fossoyeur;
Un chien errait près de la fosse,
L'aboi tendu vers la lueur.

La bêche, à chacune des pelletées,
Telle un miroir se déplaçait,
Luisait, mordait et s'enfonçait,
Sous les terres violentées.

Le soleil chut sous les ombres suspectes.

Sur fond de ciel, le fossoyeur,
Comme un énorme insecte,
Semblait lutter avec la peur;
La bêche entre ses mains tremblait,
Le sol se crevassait
Et quoi qu'il fît, rien ne comblait
Le trou qui, devant lui,
Comme la nuit, s'élargissait.

Au village là-bas,
Personne au mort n'avait prêté deux draps.

Au village là-bas,
Nul n'avait dit une prière.

Au village là-bas,
Personne au mort n'avait sonné le glas.

Au village là-bas,
Aucun n'avait voulu clouer la bière.

Et les maisons et les chaumières
Qui regardaient le cimetière,
Pour ne point voir, étaient là toutes,
Volets fermés, le long des routes.

Le fossoyeur se sentit seul
Devant ce défunt sans linceul
Dont tous avaient gardé la haine
Et la crainte, dans les veines.

Sur sa butte morne de soir,
Le vieux meunier du moulin noir,
Jadis, avait vécu d'accord
Avec l'espace et l'étendue
Et le vol fou des tempêtes pendues
Aux crins battants des vents du Nord;
Son cœur avait longuement écouté
Ce que les bouches d'ombre et d'or
Des étoiles dévoilent
Aux attentifs d'éternité;
Le désert gris des bruyères austères
L'avait cerné de ce mystère
Où les choses pour les âmes s'éveillent
Et leur parlent et les conseillent;

Les grands courants qui traversent tout ce qui vit
Étaient, avec leur force, entrés dans son esprit,
Si bien que par son âme isolée et profonde
Ce simple avait senti passer et fermenter le monde.

Les plus anciens ne savaient pas
Depuis quels jours, loin du village,
Il perdurait, là-bas,
Guettant l'envol et les voyages
Et les signes des feux dans les nuages.

Il effrayait par le silence
Dont il avait, sans bruit,
Tissé son existence ;
Il effrayait encor
Par les yeux d'or
De son moulin tout à coup clairs, la nuit.

Et personne n'aurait connu
Son agonie et puis sa mort,
N'étaient que les quatre ailes
Qu'il agitait vers l'inconnu,
Comme des suppliques éternelles,

Ne s'étaient, un matin,
Définitivement fixées,
Noires et immobilisées,
Telle une croix sur un destin.

Le fossoyeur voyait l'ombre et ses houles
Grandir comme des foules
Et le village et ses closes fenêtres
Se fondre au loin et disparaître.

L'universelle inquiétude
Peuplait de cris la solitude;
En voiles noirs et bruns,
Le vent passait comme quelqu'un;
Tout le vague des horizons hostiles
Se précisait en frôlements fébriles
Jusqu'au moment où, les yeux fous,
Jetant sa bêche n'importe où,
Avec les bras multiples de la nuit
En menaces, derrière lui,
Comme un larron, il s'encourut.
Alors,
Le silence se fit, total, par l'étendue,

Le trou parut géant dans la terre fendue
Et rien ne bougea plus;
Et seules les plaines inassouvies
Absorbèrent, en leur immensité
D'ombre et de Nord,
Ce mort
Dont leur mystère avait illimité
Et exalté jusques dans l'infini, la vie.

LA NEIGE

La neige tombe, indiscontinûment,
Comme une lente et longue et pauvre laine,
Parmi la morne et longue et pauvre plaine,
Froide d'amour, chaude de haine.

La neige tombe, infiniment,
Comme un moment —
Monotone — dans un moment;
La neige choit, la neige tombe,
Monotone, sur les maisons
Et les granges et leurs cloisons;
La neige tombe et tombe
Myriadaire, au cimetière, au creux des tombes.

Le tablier des mauvaises saisons,
Violemment, là-haut, est dénoué;
Le tablier des maux est secoué
A coups de vent, sur les hameaux des horizons.

Le gel descend, au fond des os,
Et la misère, au fond des clos,
La neige et la misère, au fond des âmes;
La neige lourde et diaphane,
Au fond des âtres froids et des âmes sans flamme,
Qui se fanent, dans les cabanes.

Aux carrefours des chemins tors,
Les villages sont seuls, comme la mort;
Les grands arbres, cristallisés de gel,
Au long de leur cortège par la neige,
Entrecroisent leurs branchages de sel.
Les vieux moulins, où la mousse blanche s'agrège,
Apparaissent, comme des pièges,
Tout à coup droits, sur une butte;
En bas, les toits et les auvents
Dans la bourrasque, à contre vent,
Depuis Novembre, luttent;

Tandis qu'infiniment la neige lourde et pleine
Choit, par la morne et longue et pauvre plaine.

Ainsi s'en va la neige au loin,
En chaque sente, en chaque coin,
Toujours la neige et son suaire,
La neige pâle et mortuaire,
La neige pâle et inféconde,
En folles loques vagabondes,
Par à travers l'hiver illimité du monde.

LE MENUISIER

Le menuisier du vieux savoir
Fait des cercles et des carrés,
Tenacement, pour démontrer
Comment l'âme doit concevoir
Les lois indubitables et fécondes
Qui sont la règle et la clarté du monde.

A son enseigne, au coin du bourg, là-bas,
Les branches d'or d'un grand compas
— Comme un blason, sur sa maison —
Semblent deux rais pris au soleil.

Le menuisier construit ses appareils
— Tas d'algèbres en des ténèbres —

Avec des mains prestes et nettes
Et des regards, sous ses lunettes,
Aigus et droits, sur son travail
Tout en détails.

Ses fenêtres à gros barreaux
Ne voient le ciel que par petits carreaux;
Et sa boutique, autant que lui,
Est vieille et vit d'ennui.

Il est l'homme de l'habitude
Qu'en son cerveau tissa l'étude,
Au long des temps de ses cent ans
Monotones et végétants.

Grâce à de pauvres mécaniques
Et des signes talismaniques
Et des cônes de bois et des segments de cuivre
Et le texte d'un pieux livre
Traçant, la croix, par au travers,
Le menuisier dit l'univers.

Matin et soir, il a peiné
Les yeux vieillots, l'esprit cerné,
Imaginant des coins et des annexes
Et des ressorts malicieux
A son travail chinoisement complexe,
Ou, sur le faîte, il dressa Dieu.

Il rabote ses arguments
Et taille en deux toutes répliques
Et ses raisons hyperboliques
Trouent la nuit d'or des firmaments.

Il explique, par des sentences,
Le problème des existences
Et discute sur la substance.

Il s'éblouit du grand mystère,
Lui donne un nom complémentaire
Et croit avoir instruit la terre.

Il est le maître en controverses.
L'esprit humain qu'il bouleverse,

Il l'a coupé en facultés adverses,
Et fourre l'homme qu'il étrique,
A coups de preuves excentriques,
En son système symétrique.

Le menuisier a pour voisins
Le curé et le médecin
Qui ramassent, en ses travaux pourtant irréductibles,
Chacun pour soi, des arguments incompatibles.

Ses scrupules n'ont rien laissé
D'impossible, qu'il n'ait casé,
D'après un morne rigorisme,
En ses tiroirs de syllogismes.

Ses plus graves et assidus clients?
Les gens branlants, les gens bêlants
Qui achètent leur viatique,
Pour quelques sous, dans sa boutique.

Il vit de son enseigne, au coin du bourg,
— Biseaux dorés et compas lourd —

Et n'écoute que l'aigre serinette,
A sa porte, de la sonnette.

Il a taillé, limé, sculpté
Une science d'entêté,
Une science de paroisse,
Sans lumière, ni sans angoisse.

Si bien qu'au jour qu'il s'en ira
Son appareil se cassera;
Et ses enfants feront leur jouet,
De cette éternité qu'il avait faite,
A coups d'équerre et de réglette.

LE SONNEUR

Comme un troupeau de bœufs aveugles,
Avec effarement, là-bas, au fond des soirs,
L'ouragan beugle.

Et tout à coup, par au-dessus des pignons noirs,
Que dresse, autour de lui, l'église, au crépuscule,
Rayé d'éclairs, le clocher brûle.

Le vieux sonneur, la tête folle,
La bouche ouverte et sans parole,
Accourt;
Et le tocsin qu'il frappe, à battants lourds,

Rythme en tempête
Le désespoir qui bat sa tête.

La tour,
Avec, à son faîte, la croix brandie,
Epand, vers l'horizon halluciné,
Les crins rouges de l'incendie.
Le bourg nocturne en est illuminé.
Les visages des foules apparues
Peuplent de peur et de clameurs les rues
Et, sur les murs soudain éblouissants,
Les carreaux noirs boivent du sang.

Le vieux sonneur, vers la campagne immense,
Jette, à pleins glas, sa crainte et sa démence.

La tour,
Elle grandit, sur l'horizon qui bouge;
Elle est volante en lueurs rouges,
Par au-dessus des lacs et des marais;
Ses ardoises, comme des ailes
De paillettes et d'étincelles,
Fuient, dans la nuit, vers les forêts;

Au passage des feux, les chaumières s'exhument
De l'ombre et, tout à coup, s'allument
Et, dans l'effondrement du faîte entier, la croix
Choit au brasier, qui tord et broie
Ses bras chrétiens, comme une proie.

Le vieux sonneur sonne si fort qu'il peut
Comme si les flammes brûlaient son Dieu.

La tour,
Le feu s'y creuse en entonnoir,
Par au dedans des murs de pierre,
Gagnant l'étage et le voussoir,
Où saute et rebondit la cloche en sa colère.
Les corneilles et les hiboux
Passent, avec de longs cris fous,
Cognant leur tête aux fenêtres fermées,
Brûlant leur vol, dans les fumées,
Hagards d'effroi, lassés d'efforts,
Et, tout à coup, parmi les houles de la foule,
S'abattant morts.

Le vieux sonneur voit s'avancer, vers ses cloches brandies
Les mains en or qui bout de l'incendie.

La tour,
On la dirait tout en rouges buissons
Dont les branches de flamme
Se darderaient, par à travers les abat-sons;
Le feu sauvage et convulsif entame,
Avec des courbes végétales,
Les madriers et les poulies
Et les poutres monumentales,
D'où les cloches sonnent et clament leur folie.

Le vieux sonneur, à bout de crainte et d'agonie,
Sonne sa mort, dans ses cloches finies.

La tour,
Un décisif fracas,
Gris de poussière et de plâtras,
La casse en deux, de haut en bas.
Comme un grand cri tué, cesse la rage,
Soudainement, du glas.
Le vieux clocher
Tout à coup noir semble pencher;
Et l'on entend, étage par étage,
Avec des heurts dans leur descente,

Les cloches bondissantes,
Jusqu'à terre, plonger.

Le vieux sonneur n'a pas bougé.

Et la cloche qui défonça le terrain mou
Fut son cercueil et fit son trou.

LA VIEILLE

Comme des mains
Coupées,
Les feuilles choient sur les chemins,
Les prés et les cépées.

La vieille au mantelet de cotonnade,
Capuchon bas jusqu'au menton,
A sauts menus, sur un bâton,
Trimballe aux champs sa promenade.

Taupes, souris, mulots et rats
Trottent et radotent après ses pas.

Les troncs et les taillis se parlent;
Et les oiseaux : hérons, grèbes et harles,
Font comme une bataille d'ailes
Et de signes, au-devant d'elle.

Sut-on jamais de quels pays elle est venue?
Des bateleurs qui s'en venaient d'ailleurs
Un dimanche, sur les routes, l'ont reconnue.
A-t-elle aimé les Nixes d'or? Peut-être.
Mais rien n'est sûr, sinon qu'aux temps lointains, un prêtre
Exorcisa ses mains qui foudroyaient les fleurs.

Depuis, elle a choisi sa retraite et son lot,
Sur un coteau qui domine les plaines,
D'où chacun sait qu'elle guette les clos,
Par sa fenêtre à poussiéreux carreaux,
Le soir, tout en mêlant les écheveaux
De ses bontés ou de ses haines.

Son pauvre toit, là-bas, semble un oiseau broyé,
Contre les dunes par quelque vent sauvage,
Et qui fouille le sable, avec toute la rage
De ses pattes et de ses ailes reployées.

Les feuilles choient sur les chemins
Immensément de bruines trempés,
Comme des mains
Coupées.

Qu'on l'aime ou qu'on l'exècre, elle s'en va
Sur le destin réglant son pas :
Elle est mystère ou certitude,
Selon ses vagues attitudes
Devant la joie ou le tourment ;
Ceux qui voient clair, parmi les choses ignorées
Vous expliquent comment
Elle serait l'âme de la contrée.

Ame d'entêtement et de mélancolie,
Qui se penche vers des secrets perdus
Et se mire, dans les miroirs fendus
Des vieilles choses abolies.
Ame de soir fumeux ou de matin brumal,
Ame d'amour sournois ou de haine finaude
Qui s'en allant au bien, qui s'en allant au mal,
Y va toujours comme en maraude.

Les feuilles choient sur les chemins,
Immensément de bruines trempées,
Comme des mains
Coupées.

La vieille sait qu'on vient vers elle,
Dès que le désespoir harcèle
Ceux qui n'ont plus, sur terre,
Qu'à mordre et qu'à ronger les os de leur misère.
Aussi, quand les bises des maladies,
Sur les fermes abalourdies,
Soufflent, aux fentes de la porte,
Et pénètrent et plus ne sortent.
Encor, si les couteaux d'orages
— Eclairs pâles, lueurs sauvages —
Fendent, de haut en bas, l'écorce
Des vieux tilleuls tuméfiés de force.
Enfin la vieille sait tout ce qu'on peut,
En ce monde, sans le secours de Dieu,
Et comme est fort le seul silence
Qui ne darde sa violence
Qu'en des yeux gris, fuyants et brusques
Où les regards, comme en des trous, s'embusquent.

Et la vieille toujours s'en va, là-bas,
Avec au-devant d'elle — ailes grandes — son ombre
Et l'infini des taillis sombres;
Et belettes, mulots et rats
Courent sinistres et légers,
En messagers,
Devant ses pas.

Et foudre et vent et bourrasques dramatisées
Semblent, avant d'éclore, arder dans sa pensée.
Immensément, la vieille croit en elle,
Comme en une chose éternelle
D'accord avec les eaux, les bois, les plaines;
Les flux de sa pitié ou de sa haine
Se définissent la seule cause
Du va et vient des sorts et des métamorphoses.

La nuit, quand des cheveux de lune
Baignent, lisses et froids, les épaules des dunes,
Elle s'éveille, en leur lumière bleue.
Sa volonté se darde alors de lieue en lieue,
Les vieux pays et leurs minuits de flamme
Hallucinent, si vivement, son âme

Qu'elle en devient, voyante et prophétesse
Et démêle, parfois, la joie ou la tristesse
Et les sombres ou lumineux présages
Qui font des gestes d'encre et d'or, dans les nuages

Les feuilles choient sur les chemins
Immensément de bruines trempés
Comme des mains
Coupées.

Et la vieille point ne mourra
Soit une sœur, soit une fille,
Avec la même mante et la même béquille,
Sur les mêmes chemins continuera son pas;
Une autre voix dira
Le mot de celle qui s'est tue,
Car la vieille de cent ans
De bourg en bourg, à travers temps,
A l'infini, se perpétue

LE SILENCE

Depuis l'été que se brisa sur elle
Le dernier coup d'éclair et de tonnerre,
Le silence n'est point sorti
De la bruyère.

Autour de lui, là-bas, les clochers droits
Secouent leur cloche, entre leurs doigts,
Autour de lui, rôdent les attelages,
Avec leur charge à triple étage,
Autour de lui, aux lisières des sapinières,
Grince la roue en son ornière,
Mais aucun bruit n'est assez fort
Pour déchirer l'espace intense et mort.

Depuis l'été de tonnerres chargé,
Le silence n'a pas bougé,
Et la bruyère, où les soirs plongent
Par au delà des montagnes de sable
Et des taillis infinissables,
Au fond lointain des loins, l'allonge.

Les vents mêmes ne remuent point les branches
Des vieux mélèzes, qui se penchent
Là-bas, où se mirent, en des marais,
Obstinément, ses yeux abstraits;
Seule, le frôle, en leurs voyages,
L'ombre muette des nuages
Ou quelquefois celle, là-haut,
D'un vol planant de grands oiseaux.

Depuis le dernier coup d'éclair rayant la terre,
Rien n'a mordu, sur le silence autoritaire.

Ceux qui traversèrent sa vastitude,
Qu'il fasse aurore ou crépuscule,
Ont subi tous l'inquiétude
De l'inconnu qu'il inocule.

Comme une force ample et suprême,
Il reste, indiscontinûment, le même:
Des murs obscurs de sapins noirs
Barrent la vue au loin, vers des sentiers d'espoir;
De grands genévriers songeurs
Effraient les pas des voyageurs;
Des sentes complexes comme des signes
S'entremêlent, en courbes et lignes malignes,
Et le soleil déplace, à tout moment,
Les mirages, vers où s'en va l'égarement.

Depuis l'éclair par l'orage forgé,
L'âpre silence, aux quatre coins de la bruyère,
N'a point changé.

Les vieux bergers que leurs cent ans disloquent
Et leurs vieux chiens, usés et comme en loques,
Le regardent, parfois, dans les plaines sans bruit,
Sur les dunes en or que les ombres chamarrent,
S'asseoir, immensément, du côté de la nuit.
Alors les eaux ont peur, au pli des mares,
La bruyère se voile et blêmit toute,
Chaque feuillée, à chaque arbuste, écoute

Et le couchant incendiaire
Tait, devant lui, les cris brandis de sa lumière.

Et les hameaux qui l'avoisinent,
Sous les chaumes de leurs cassines,
Ont la terreur de le sentir, là-bas,
Dominateur, quoique ne bougeant pas;
Mornes d'ennui et d'impuissance,
Ils se tiennent, sous sa présence,
Comme aux aguets — et redoutent de voir,
A travers les brumes qui se desserrent,
Soudainement, s'ouvrir, dans la lune, le soir,
Les yeux d'argent de ses mystères.

LE FOSSOYEUR

Là-bas,
Dans le jardin des ifs et des trépas,
Depuis toujours, un homme bêche
La terre sèche.

Autour de lui, quelques saules se survivant
Pleurent — et quelques fleurs navrées
D'être éternellement, par la pluie et le vent
Et la tempête, chavirées.

Le sol, il n'est que trous et bosses;
Aux quatre coins, bâillent des fosses :

L'hiver, le froid y fend les pierres,
L'été, pendant les juins, on y entend,
Par le silence haletant,
Vivre la mort, qui germe au fond des bières.

Depuis des temps qu'il ne sait pas,
Le fossoyeur emplit la terre
Des cadavres de sa misère.

Et tous les jours, par les chemins dolents,
Ils arrivent les cercueils blancs;
Infiniment, ils arrivent vers lui de loin,
Du fond des bourgs, du fond des coins
Perdus, dans la campagne immense;
Ils arrivent, suivis de gens en noir,
A toute heure, jusques au soir,
Et dès l'aube, leurs longs cortèges recommencent.

Le fossoyeur entend des glas,
Tout au lointain, sous les cieux las,
Depuis des temps qu'il ne sait pas.

Les cercueils blancs sont pleins de ses douleurs :
Voici ses désirs fous vers les soirs mortuaires,
Voici ses deuils d'il ne sait quoi, voici ses pleurs
Tachant de sang le lin pieux de ses suaires.

Voici ses souvenirs et leurs regards usés
A venir de si loin, par à travers les heures,
Lui rappeler la peur dont leurs âmes se meurent;
Voici le torse en deux de son orgueil cassé.

Voici son héroïsme à qui rien ne répond;
Son courage ployant, sous sa lourde armature,
Et sa pauvre vaillance, avec des trous au front,
Et ses grands yeux, changés en nids de pourriture

Le fossoyeur regarde au loin les chemins lents
Marcher vers lui, avec leurs poids de cercueils blancs.

Ce sont encor ses plus nettes pensées,
Une à une, sous sa tiédeur, décomposées;
Ce sont ses purs amours des jours naïfs,

Souillés, en des miroirs tentateurs et lascifs ;

Ce sont ses fiers serments muets, faits à soi-même,
Qu'il a biffés, comme on entaille un diadème;

Et le geste de son vouloir en coup d'éclair
Qui gît inerte et qu'il ne peut redresser clair.

Le fossoyeur, au son des glas,
Bêche le coin des ifs et des trépas,
Depuis des temps qu'il ne sait pas.

Voici son rêve, éclos en joie et oubliance,
Qu'il a lâché dans les soirs noirs de la science.

Qu'il a vêtu de plume et de flamme cueillies
— Ailes rouges — aux vols passants de la folie,

Qu'il a lancé, parmi les loins inaccessibles,
Là-haut, vers la conquête en or de l'impossible,
Et qui retombe en lui des grands cieux réfractaires,

Sans même avoir touché l'immobile mystère.

Le fossoyeur remue, à coups de bêche,
Avec ses bras maigres et las,
— Depuis quels temps? — la terre sèche.

Et les voici, pour son angoisse et son remords,
Les pardons refusés à ceux qui avaient tort.

Et les voici les pleurs muets et les prières,
Qu'il n'a point écoutés, dans les yeux de ses frères.

Et les voici l'insulte aux humbles et aux doux
Et le rire, quand ils ployaient les deux genoux.

Et le sarcasme aride ou le reniement sombre,
Devant le dévouement offrant ses mains dans l'ombre

Le fossoyeur ardent et las,
Cachant son mal, au son des glas,
Fatigue, à coups de bêche,
La terre sèche.

Et puis voici les pèurs, au bord des suicides,
Quand l'heure qui remet vainc l'heure qui décide.

Et puis le crime et sa terreur qu'il a tâtés,
Avec ses maigres doigts furtifs et exaltés

Et puis, sa manie âpre et sa rage fervente
D'être celui qui vit de sa propre épouvante.

Et puis, le doute immense et l'effroi violent
Et la folie, avec ses yeux de marbre blanc.

Le fossoyeur, avec terreur,
La tête en proie au son des glas,
Jette sans cesse, à coups de bêche.
Sur son passé, la terre sèche.

Il regarde les jours tués — et les présents
Matant chaque sursaut d'avenir frémissant,

Tordant, entre leurs mains, dont les doigts bougent,
Goutte à goutte, le sang futur de son cœur rouge,

Mâchant, avec leurs dents, qui broyent et cassent,
La chair de l'avenir pour n'en laisser que la carcasse;

Et lui montrant, en des cercueils emprisonnés,
Ses vœux déjà défunts, bien que non encor nés.

Le fossoyeur entend là-bas,
Toujours plus lourd, le son des glas
Tanguer, aux horizons des Nords.

Dites! si les cloches hallucinantes
Interrompaient, un jour, leurs angoisses sonnantes,
Si le cortège illimité des morts
N'encombrait plus les grand'routes de ses remords!

Mais les bières — avec des pleurs et des prières —
Immensément, suivent les bières,
Faisant halte, près des calvaires,
Pour aussitôt reprendre, à dos d'hommes, sur des civières,
Leur marche uniforme et morne,
Au long des champs, au long des clos, au long des bornes,
Au long de l'inconnu d'où l'effroi corne.

Et le vieil homme usé et sans appui,
Les regardant venir de l'infini vers lui,
N'a d'autre lot que de cacher, sous terre,
Sa mort multiple et fragmentaire
Et de planter, avec des doigts irrésolus,
— Depuis quels temps ? — il ne sait plus —
A la hâte, des croix dessus.

LE VENT

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre,
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre,
En souffles lourds, battant les bourgs,
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les sceaux de fer et les poulies
Grincent;
Aux citernes des fermes,

Les sceaux et les poulies
Grincent et crient
Toute la mort. dans leurs mélancolies.

Le vent rafle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre;
Le vent mord, dans les branches,
Des nids d'oiseaux,
Le vent râpe du fer
Et peigne, au loin, les avalanches.
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitres et de papier.
— Le vent sauvage de Novembre! —
Sur sa butte de gazon bistre,
De bas en haut, à travers airs.

De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes, à cropetons,
Autour de leurs clochers d'église,
Sont ébranlés sur leurs bâtons;
Les vieux chaumes et leurs auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre.
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
Tombent, comme un grand vol,
Rabattu noir, contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre,
Le vent,
L'avez-vous rencontré le vent,
Au carrefour des trois cents routes,
Criant de froid, soufflant d'ahan,

L'avez-vous rencontré le vent,
Celui des peurs et des déroutes;
L'avez-vous vu, cette nuit-là,
Quand il jeta la lune à bas,
Et que, n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient, comme des bêtes,
Sous la tempête?

Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

L'AVENTURIER

Quand le valet chassé,
Le regard fou, le cœur cassé,
De la ferme sortit,
Subitement,
La fermière rendit l'esprit.

A la morte qui tant aima
Le valet blond et leur serment,
On vacarma des funérailles,
Le soir,
Avec, autour du catafalque noir,
De grands cierges et des ferrailles.

Puis on couvrit de terre
Leur adultère.
Et le fermier rentra chez lui
Et, dans leur lit, il s'endormit.

Le valet fou courut le monde
Du port d'Anvers à Trébizonde,
Jusqu'aux pays, où l'or nouveau
Monte des mains vers le cerveau
Et hallucine, autant qu'un vin.

Pendant des ans et puis des ans,
Il but cet or, comme un levain,
Pour que chauffât la haine
Implacable, parmi ses veines.

Et puis, un jour de mâle destinée,
Vers son clocher et vers sa plaine,
Tout sanguin d'or, il s'en revint.

La ferme était abandonnée,
Depuis la mort, que les années
Avaient, sur le fermier, vannée.

Le valet blond refit la métairie ;
Il regrafa, jusques aux toits,
Au long des murs fanés et des cloisons pourries,
La robe en fleur des autrefois :
Badigeon blanc et portes vertes
Et vols entrant, par la fenêtre ouverte.
La vigne, aux pignons clairs, s'adorna d'or
Et, dans la chambre, où s'accomplit
L'amour et puis la mort,
Il fit dresser, comme un trône, le lit.

Les jours encore après les jours passèrent,
Lorsqu'en automne enfin, les cloches
Renversèrent, hors de leurs poches,
L'anniversaire.

Le valet blond s'en vint, au cimetière,
Chercher, dans son tombeau,
Celle dont le regard était si beau
Et dont le cœur était tout en lumière.
Il la dressa, devant lui seul,
Droite et grande, dans son linceul,
Et l'emporta, comme effaré
De son crime presque sacré.

Il étala le cher squelette,
Avec douceur, sur les draps blancs.
Les vers touffus et ruisselants
Lui paraissaient une toilette
D'anneaux et de boucles aux hanches.
Les crins rouges funèbrement froissés,
Qui remuaient leurs avalanches,
Il les chauffa de ses baisers.
Il prit la morte, en ses deux bras fidèles,
Comme jadis au temps des joies,
Et le présent s'imprégna d'elle.

La chambre était restée amie
Et son âme, comme une soie,
Flottait, autour de l'endormie.

La lampe et sa flamme d'argent tissée
Se souvenait des soirs de l'amoureuse année,
Et brûlait là, ainsi qu'une pensée
Ardente encor de sa chaleur fanée.
Les grands meubles, en leurs vieux coins,
Dont la présence fut témoin
De la longue et funèbre absence,
Dressaient leurs panneaux de silence

Et surgissaient avec, au fond de leurs serrures,
Le bien gardé secret des superbes luxures.

Le valet blond comprit, dès cet instant, toute sa vie,
Et que cette heure ne serait
D'aucune autre heure, désormais,
Pour lui-même, suivie.

Avec ses mains qui ne la sentaient pas,
Avec ses yeux qui ne la voyaient pas,
Avec son cœur aveugle et fou,
A mots fervents, à deux genoux,
Il adorait la pourriture
De celle, hélas ! qui lui serait l'extrême amour,
Et qui vivait ! puisque son corps voyait le jour,
Puisqu'il avait vaincu sa sépulture,
Et qu'elle était, comme autrefois, à ses côtés.

Il se penchait, sur l'oreiller fêté,
Au guet d'une ancienne parole
Et répondait, comme s'il l'entendait.
Le front lui paraissait orné d'une auréole,

Les pieds minces dont les grands ongles droits
Sortaient des draps, sinistrement,
Il recouvrait leurs os, par peur du froid;
Il s'en allait tel un aimant
Vers la gorge déserte et l'épaule flexible,
Il sanglotait, comme un perdu vers l'impossible,
L'esprit anéanti, dans la lumière
Aveuglante de sa chimère,
Et, sur les dents et sur les lèvres purulentes,
Il apaisa longtemps sa bouche violente.
Les fleurs, les merveilleuses fleurs aimées,
Qu'au verger vert, leurs mains, jadis, avaient semées,
Suspendaient l'or et les parfums,
En grappes fortes, sur la morte.
C'était le souvenir des âmes végétales,
Si doucement, que les roses sentimentales
Se détachaient vers elle, et laissaient leurs pétales
Dormir, en baisers clairs, parmi ses doigts défunts.

Dehors, dans la nuit moite et taciturne,
Une lune d'octobre allongeait droit,
Comme pour défendre et protéger le toit,
L'ombre grande des peupliers nocturnes.
Trop haut, pour que l'on vît leurs tragiques voyages

Une bande d'oiseaux traversaient les nuages
Et s'éloignaient, sans bruit,
Tandis que, dans la ferme, au bord des routes,
Les fenêtres rougeoiaient toutes :
Morceaux de chair taillés, dans le cœur de la nuit.

Quand l'aube ouvrit ses yeux de lait,
Par le matin lucide et frais,
Le valet fou comprit que désormais
La morte était bien morte et l'attendait,
Avec son âme, ailleurs ;
Il laissa choir les pauvres fleurs
Toutes ensemble, autour du lit,
Et s'y coucha lui-même — et puis selon tel vœu,
Sauvagement, y mit le feu.

La flamme arda sourde d'abord,
Comme un regret, comme un délit,
Pour croître, en éclats d'or,
Et s'épandre complète et triomphale,
Comme le vent dans la rafale.
Une dernière fois,
Le valet blond ouït sa propre voix

Dire les mots qui sont toute la vie;
Puis résigné, il étendit son corps
Sous le linceul et dans la mort.

Et le feu large et ses flammes brandies,
Par à travers la ferme et ses grands toits
Et les fenêtres de ses murs droits,
Tordaient déjà tout l'incendie,
Que ceux qui s'en venaient, vers les masses d'aurore,
Ne savaient point encore
Quel viol noir de ses mystères,
Pendant la nuit, avait subi la terre.

LES CORDIERS

Dans son village, au pied des digues,
Qui l'entourent de leurs fatigues
De lignes et de courbes vers la mer,
Le blanc cordier visionnaire
A reculons, sur le chemin,
Combine, avec prudence, entre ses mains,
Le jeu tournant de fils lointains
Venant vers lui de l'infini.

Là-bas,
En ces heures de soir ardent et las,
Un ronflement de roue encor s'écoute,
Quelqu'un la meut qu'on ne voit pas ;
Mais parallèlement, sur des râteaux,
Qui jalonnent, à points égaux,
De l'un à l'autre bout la route,

Les chanvres clairs tendent leurs chaînes
Continuement, durant des jours et des semaines.

Avec ses pauvres doigts qui sont prestes encor,
Ayant crainte parfois de casser le peu d'or
Que mêle à son travail la glissante lumière,
Au long des clos et des maisons,
Le blanc cordier visionnaire,
Du fond du soir tourbillonnaire,
Attire à lui les horizons.

Les horizons? ils sont là-bas:
Regrets, fureurs, haines, combats,
Pleurs de terreurs, sanglots de voix,
Les horizons des autrefois,
Sereins ou convulsés:
Tels les gestes dans le passé.

Jadis — c'était la vie errante et somnambule,
A travers les matins et les soirs fabuleux,
Quand la droite de Dieu, vers les Chanaans bleus,
Traçait la route en or, au fond des crépuscules.

Jadis — c'était la vie énorme, exaspérée,
Sauvagement pendue aux crins des étalons,
Soudaine, avec de grands éclairs à ses talons
Et vers l'espace immense, immensément cabrée.

Jadis — c'était la vie ardente, évocatoire;
La Croix blanche de ciel, la Croix rouge d'enfer
Marchaient, à la clarté des armures de fer,
Chacune à travers sang, vers son ciel de victoire.

Jadis — c'était la vie écumante et livide,
Vécue et morte, à coups de crime et de tocsin,
Bataille entre eux, de proscripteurs et d'assassins,
Avec, au-dessus d'eux, la mort folle et splendide.

Entre des champs de lins et d'osiers rouges,
Sur le chemin où rien ne bouge,
Au long des clos et des maisons,
Le blanc cordier visionnaire,
Du fond du soir tourbillonnaire,
Attire à lui les horizons.

Les horizons? ils sont là-bas
Travail, science, ardeurs, combats;
Les horizons ? ils sont passants
Avec, en leurs miroirs de soirs,
L'image en deuil des temps présents.

Voici — c'est un amas de feux qui se démènent
Où des sages, ligués en un effort géant,
Précipitent les Dieux pour changer le néant
Vers où tendra l'élan de la science humaine.

Voici — c'est une chambre où la pensée avère
Qu'on la mesure et qu'on la pèse, exactement,
Que seul l'inane éther bombe le firmament
Et que la mort s'éduque en des cornets de verre.

Voici — c'est une usine; et la matière intense
Et rouge y roule et vibre, en des caveaux,
Où se forgent d'ahan les miracles nouveaux
Qui absorbent la nuit le temps et la distance.

Voici — c'est un palais de lasse architecture
Ployé sous les cent ans dont il soutient le poids,
Et d'où sortent, avec terreur, de larges voix
Invoquant le tonnerre en vol vers l'aventure.

Sur la route muette et régulière,
Les yeux fixés vers la lumière
Qui frôle, en se couchant, les clos et les maisons,
Le blanc cordier visionnaire,
Du fond du soir tourbillonnaire,
Attire à lui les horizons.

Les horizons? — ils sont là-bas:
Lueurs, éveils, espoirs, combats,
Les horizons qu'il voit se définir,
En espérances d'avenir,
Par au delà des plages,
Que dessinent les soirs, dans les nuages

Là-haut — parmi les loins sereins et harmoniques,
Un double escalier d'or suspend ses degrés bleus,
Le rêve et le savoir le gravissent tous deux,
Séparément partis vers un palier unique.

Là-haut — l'éclair s'éteint des chocs et des contraires.
Le poing morne du doute entr'ouvre enfin ses doigts.
L'œil regarde s'unir, dans l'essence, les lois
Qui fragmentaient leurs feux en doctrines horaires.

Là-haut — l'esprit plus fin darde sa violence
Plus loin que l'apparence et que la mort. Le cœur
Se tranquillise et l'on dirait que la douceur
Tient, en sa main, les clefs du colossal silence.

Là-haut — le Dieu qu'est toute âme humaine se crée
S'épanouit, se livre et se retrouve en tous
Ceux-là, qui sont tombés, parfois, à deux genoux,
Devant l'humble tendresse et la douleur sacrée.

Et c'est la paix ardente et vive, avec ses urnes
De régulier bonheur sur ces pays de soir,
Où s'allument, ainsi que des charbons d'espoir,
Dans la cendre de l'air, les grands astres nocturnes

Dans son village, au pied des digues
Qui l'entourent de leurs fatigues

Sinueuses, vers les lointains tourbillonnaires,
Le blanc cordier visionnaire,
Au long des clos et des maisons,
Absorbe, en lui, les horizons.

LE FORGERON

Sur la route, près des labours,
Le forgeron énorme et gourd,
Depuis les temps déjà si vieux, que fument
Les émeutes du fer et des aciers sur son enclume,
Martèle, étrangement, près des flammes intenses,
A grands coups pleins, les pâles lames
Immenses de la patience.

Tous ceux du bourg qui habitent son coin,
Avec la haine en leurs deux poings,
Muette,
Savent pourquoi le forgeron
A son labeur de tâcheron,
Sans que jamais
Ses dents mâchent des cris mauvais,
S'entête.

Mais ceux d'ailleurs dont les paroles vaines
Sont des abois, devant les buissons creux,
Au fond des plaines;
Les agités et les fiévreux
Fixent, avec pitié ou méfiance,
Ses lents yeux doux remplis du seul silence.

Le forgeron travaille et peine,
Au long des jours et des semaines.

Dans son brasier, il a jeté
Les cris d'opiniâtreté,
La rage sourde et séculaire;
Dans son brasier d'or exalté,
Maître de soi, il a jeté
Révoltes, deuils, violences, colères,
Pour leur donner la trempe et la clarté
Du fer et de l'éclair.

Son front
Exempt de crainte et pur d'affronts,
Sur les flammes se penche, et tout à coup rayonne.
Devant ses yeux, le feu brûle en couronne.

Ses mains grandes, obstinément,
Manient, ainsi que de futurs tourments,
Les marteaux clairs, libres et transformants
Et ses muscles s'élargissent, pour la conquête
Dont le rêve dort en sa tête.

Il a compté les maux immesurables :
Les conseils nuls donnés aux misérables;
Les aveugles du soi, qui conduisent les autres;
La langue en fiel durci des faux apôtres;
La justice par des textes barricadée;
L'effroi plantant sa corne, au front de chaque idée;
Les bras geants d'ardeur, également serviles,
Dans la santé des champs ou la fièvre des villes;
Le village, coupé par l'ombre immense et noire
Qui tombe en faulx du vieux clocher comminatoire;
Les pauvres gens, sur qui pèsent les pauvres chaumes,
Jusqu'à ployer leurs deux genoux, devant l'aumône;
La misère dont plus aucun remords ne bouge,
Serrant entre ses mains l'arme qui sera rouge;
Le droit de vivre et de grandir, suivant sa force,
Serré, dans les treillis noueux des lois retorses;
La lumière de joie et de tendresse mâle,
Eteinte, entre les doigts pincés de la morale;

L'empoisonnement vert de la pure fontaine
De diamant, où boit la conscience humaine
Et puis, malgré tant de serments et de promesses,
A ceux que l'on redoute ou bien que l'on oppresse,
Le recommencement toujours de la même détresse.

Le forgeron sachant combien
On épilogue, autour des pactes,
Depuis longtemps, ne dit plus rien :
L'accord étant fatal au jour des actes;
Il est l'incassable entêté
Qui vainc ou qu'on assomme;
Qui n'a jamais lâché sa fierté d'homme
D'entre ses dents de volonté;
Qui veut tout ce qu'il veut si fortement,
Que son vouloir broierait du diamant
Et s'en irait, au fond des nuits profondes,
Ployer les lois qui font rouler les mondes.

Autour de lui, quand il écoute
Tomber les pleurs, goutte après goutte,
De tant de cœurs, moins que le sien
Tranquilles et stoïciens,

Il se prédit que cette rage immense,
Ces millions de désespoirs n'ayant qu'un seul amour
Ne peuvent point faire en sorte, qu'un jour,
Pour une autre équité, les temps ne recommencent
Ni que le levier d'or qui fait mouvoir les choses
Ne les tourne, vers les claires métamorphoses.

Seule, parmi les nuits qui s'enténébreront
L'heure est à prendre, où ces instants naîtront.

Pour l'entendre sonner là-bas,
Haletante, comme des pas,
Que les clameurs et les gestes se taisent,
Autour des drapeaux fous claquant au vent des thèses;
Et qu'on dispute moins, et qu'on écoute mieux.

L'instant sera saisi par les silencieux,
Sans qu'un prodige en croix flamboie aux cieux
Ni qu'un homme divin accapare l'espace.

La foule et sa fureur qui toujours la dépasse
— Étant la force immensément hallucinée
Que darde au loin le front géant des destinées —

Fera surgir, avec ses bras impitoyables,
L'univers neuf de l'utopie insatiable,
Les minutes s'envoleront d'ombre et de sang
Et l'ordre éclora doux, généreux et puissant,
Puisqu'il sera, un jour, la pure essence de la vie.

Le forgeron dont l'espoir ne dévie
Vers les doutes ni les affres, jamais,
Voit, devant lui, comme s'ils étaient,
Ces temps, où fixement les plus simples éthiques
Diront l'humanité paisible et harmonique :
L'homme ne sera plus, pour l'homme, un loup rôdant
Qui n'affirme son droit, qu'à coups de dents;
L'amour dont la puissance encore est inconnue,
Dans sa profondeur douce et sa charité nue,
Ira porter la joie égale aux résignés;
Les sacs ventrus de l'or seront saignés,
Un soir d'ardente et large équité rouge;
Disparaîtront palais, banques, comptoirs et bouges;
Tout sera simple et clair, quand l'orgueil sera mort,
Quand l'homme, au lieu de croire à l'égoïste effort,
Qui s'éterniserait, en une âme immortelle,
Dispensera, vers tous, sa vie accidentelle;
Des paroles, qu'aucun livre ne fait prévoir,

Débrouilleront ce qui paraît complexe et noir;
Le faible aura sa part dans l'existence entière,
Il aimera son sort — et la matière
Confessera peut-être, alors, ce qui fut Dieu.

Avec l'éclat de cette lucide croyance
Dont il fixe la flamboyance,
Depuis des ans, devant ses yeux,
Sur la route, près des labours,
Le forgeron énorme et gourd,
Comme s'il travaillait l'acier des âmes,
Martèle, à grands coups pleins, les lames
Immenses de la patience et du silence.

LES MEULES QUI BRULENT

La plaine, au fond des soirs, s'est allumée,
Et les tocsins cassent leurs bonds de sons,
Aux quatre murs de l'horizon.

— Une meule qui brûle! —

Par les sillages des chemins, la foule,
Par les sillages des villages, la foule houle
Et dans les cours, les chiens de garde ululent

— Une meule qui brûle! —

La flamme ronfle et casse et broie,
S'arrache des haillons qu'elle déploie,
Ou sinueuse et virgulante
S'enroule en chevelure ardente ou lente
Puis s'apaise soudain et se détache
Et ruse et se dérobe — ou rebondit encor :
Et voici, clairs, de la boue et de l'or,
Dans le ciel noir qui s'empanache.

— Quand brusquement une autre meule au loin s'allume ! —

Elle est immense — et comme un trousseau rouge
Qu'on agite de sulfureux serpents,
Les feux — ils sont passants sur les arpents
Et les fermes et les hameaux, où bouge,
De vitre à vitre, un caillot rouge.

— Une meule qui brûle ! —

Les champs ? ils s'illimitent en frayeurs ;
Des frondaisons de bois se lèvent en lueurs.

Sur les marais et les labours ;
Des étalons cabrés, vers la terreur hennissent;
D'énormes vols d'oiseaux s'appesantissent
Et choient, dans les brasiers — et des cris sourds
Sortent du sol ; et c'est la mort,
Toute la mort brandie
Et ressurgie, aux poings en l'air de l'incendie.

Et le silence après la peur — quand, tout à coup, là-bas
Formidable, dans le soir las,
Un feu nouveau remplit les fonds du crépuscule ?

— Une meule qui brûle ! —

Aux carrefours, des gens hagards
Font des gestes hallucinés,
Les enfants crient et les vieillards
Lèvent leurs bras déracinés
Vers les flammes en étendards.
Tandis qu'au loin, obstinément silencieux,
Des fous, avec de la stupeur aux yeux — regardent.

— Une meule qui brûle ! —

L'air est rouge, le firmament
On le dirait défunt, sinistrement,
Sous les yeux clos de ses étoiles.
Le vent chasse des cailloux d'or,
Dans un déchirement de voiles.
Le feu devient clameur hurlée en flamme
Vers les échos, vers les là-bas,
Sur l'autre bord, où brusquement les au-delà
Du fleuve s'éclairent comme un songe :
Toute la plaine ? elle est de braise, de mensonge,
De sang et d'or — et la tourmente
Emporte avec un tel élan,
La mort passagère du firmament,
Que vers les fins de l'épouvante,
Le ciel entier semble partir.

II

LES APPARUS
DANS MES CHEMINS

Année 1891

A EDMOND DEMAN

CELUI DE L'HORIZON

J'ai regardé, par la lucarne ouverte, au flanc
D'un phare abandonné que flagellait la pluie :
Des trains tumultueux, sous des tunnels de suie,
Sifflaient, fixés, au loin, par des fanaux en sang.

Le port immensément enchevêtré de mâts,
Dormait, huileux et lourd, en ses bassins d'asphalte ;
Un seul levier, debout sur un bloc de basalte,
Serrait, en son poing noir, un énorme acomas

Et sous l'envoûtement de ce soir de portor,
Une à une, là-bas, s'éloignaient les lanternes,
Vers des quartiers de bruit, de joie et de tavernes,
Où bondissent les ruts, parmi des miroirs d'or.

Quand plaie énorme et rouge, une voile, soudain,
Tuméfiée au vent, cingla vers les débarcadères,
Quelqu'un qui s'en venait des pays légendaires,
Parut, le front compact d'orgueil et de dédain.

Comme des glaives d'or en des fourreaux de fer,
Il enserrait sa rage et ses désirs sauvages
Et ses cris grands cassaient les échos des rivages
Et traversaient, de part en part, l'ombre et la mer.

Il était d'Océan. Il était vieux d'avoir
Mordu chaque horizon saccagé de tempête
Et de sentir, encore et quand même, sa tête
Crier, vers la souffrance et les affres du soir.

Il se voulait supplicié. Il se savait
Le prisonnier de son désir. Sur sa croix d'âme,
Il se saignait, avec de rouges clous de flamme,
Et dégustait toute la mort, qu'il en buvait.

Sa vie? — Elle s'était dardée en cette foi
De n'être rien, sinon celui qui s'épouvante
Et des sabrants éclairs de son âme savante
Flagelle, obstinément, les orages du soi.

Effrayant effrayé. Il cherchait le chemin
Vers une autre existence éclatée en miracles,
En un désert de rocs illuminés d'oracles,
Où le chêne vivrait, où parlerait l'airain;

Où tout l'orgueil serait : **se vivre**, en déploiements
D'effroi sauvage, avec, sur soi, la voix profonde
Et tonnante des Dieux, qui ont tordu le monde
Grand de terreur, sous le froid d'or des firmaments.

Et depuis des mille ans, il luttait, sur la mer,
Bombant à l'horizon les torses de ses voiles,
Toujours, vers les lointains, des plus rouges étoiles
Dont les cristaux sanglants se cassaient dans la mer.

AU LOIN

En de lourdes sonnantes bouées,
Au long des plages de la mer,
J'ai mis mon âme
Sonnante, au long des plages de la mer.

Les navires cavalcadeurs
— Sabords de cuivre et tillacs d'or —
Mon âme,
Au long des eaux qui vont au Nord,
Battant son glas les accompagne,
Mais reste, avec des liens de fer,
Avec une ancre et des crampons de fer,
Rivée, au long des plages de la mer.

Mon âme! — Elle est aux sables de la mort;
Mon âme! — Elle est roulée, elle est foulée,
Elle est rongée et saccagée,
Elle est, dans la tempête de la vie,
Mangée aux sables de la mort.

Les navires cavalcadeurs
Leur avant fier bouillant d'écumes,
Tous pavillons comme des plumes,
S'en vont vers les ailleurs,
Là-bas, où des palais de glaciers d'or
Réfléchissent, de haut en bas,
La joie et l'essor fou des mâts
Et des voiles, en leurs murailles blanches.

Mon âme! elle est aux sables de la mort;
Mais ses désirs mal écrasés
La fuient et se glissent, en ces vaisseaux, solennisés
D'une royale et fougueuse armature,
Qui passent, vers l'espace.
Des marins roux chantent, dans la mâture,
Le pont reluit; toute vague soleille;
Et le tortil du pavillon, dans l'air,

Fouette la fragile merveille
D'un jour de mai, parmi la mer.

Et mon âme connaît le pays clair,
Où le silence est une joie
Qui, dans l'argent et la neige, flamboie.
Elle connaît, là-bas, la grotte en diadème,
Belle de froid et de pendeloques de gel,
Où le luxe des feux myriadaires est tel
Qu'elle s'éblouit elle-même
Et, dans son cœur, se satisfait.
Et mon âme est celle qui sait
Que le bonheur est dans le froid
Dans le sommeil et le silence et croit
Aux pays blancs et immobiles
Posés — tels des marbres — sur les pôles tranquilles.

En de lourd-sonnantes bouées,
Au long des façades et des monts de la mer,
Sous des vagues et des vagues foulée,
Mon âme enfle son glas, au long des sables de la mer.

Le phare à feux rouges du pays de la boue,
Lorsque tombe le soir, secoue
Comme un meurtre chevelu d'or, dans l'air,
Alors, les crins de lumière battent mon âme
Elle s'avive, une heure, au sang de cette flamme
Puis retombe, lourde bouée,
Vers les ténèbres, refoulée.
Au long des plages de la mer,
Mon âme! — elle est clamante et gémissante.

Vous les Nixes, là-bas, aux ceintures de givre,
De neige et de splendeur coiffées,
Qui possédez ce don de vivre
Claires, dans la stérilité ; reines et fées,
Des lointaines et lucides Baltiques,
Sous des ciels d'or lunaire, au Nord,
Quand vous tiendrez, en vos pâles bras forts,
Mes vieux désirs embarqués sur la mer,
Epuisez-les, faites-les pierre et que leur sort,
Après tant d'affres, soit enfin d'être des morts.
Cœur contre cœur, cœur de gel, cœur de rêve,
Pénétrez-vous, en vos noces de cristal blanc,
Et que tous deux quand votre nuit s'achève
Il vous reste la mort profonde, en votre flanc.

Car mon âme que le reflux saccage
Et que les vaisseaux d'or frôlent, dans leur voyage,
Veut bien pourrir, aux sables de sa plage,
Mais sans ses désirs fous — en paix.

CELUI DE LA FATIGUE

L'homme du soir de la fatigue
A regarder s'illimiter la mer,
Sous le règne du vent despote et des éclairs,
Les bras tombants, là-bas, s'est assis sur ma digue.

Le vêtement des plus beaux rêves,
L'orgueil des humaines sciences brèves,
L'ardeur, sans plus aucun sursaut de sève,
Tombaient, en loques, sur son corps :
Cet homme était vêtu de siècles morts.

Il n'était plus la vie,
Il n'était point encor la mort;
Il était la fatigue inassouvie.
Depuis qu'il avançait pour saisir le soleil,
— O ses pauvres mains d'homme! —
Our et Memphis avaient ployé sous Rome,
Thèbe était vide et Babylone était un breil;
Et Rome était Paris; Paris devenait Londre
Et Londre était déjà dispersé sur la mer.

Il avait vu brûler d'étranges pierres,
Jadis, dans les brasiers de la pensée;
Les feux avaient léché les cils de ses paupières
Et son ardeur s'était cassée
Sur l'escalier tournant de l'infini;
Sa tête avait nourri toutes les gloses.
Il traînait après lui, une aile grandiose
— Ridicule — dont les pennes tombaient;
Les nuages étaient vitreux qui le plombaient.
Mais néanmoins une chimère dernière
Allumait d'or son casque et sa bannière.
Lassé du bien, lassé du mal, lassé de tout,
Il maintenait debout

Encor, un dernier vœu, sous l'assaut des contraires :
Ayant tant vu sombrer de choses nécessaires,
Qui se heurtaient pour leur rapide vérité,
Lui qui se souvenait d'être et d'avoir été,
Qui ne pouvait mourir et qui ne pouvait vivre
Osait aimer pourtant sa lassitude à suivre,
Entre les oui battus de non, son chemin, seul.

De tout penseur ardent, il se sentait l'aïeul :
Le sol du monde était pourri de tant d'époques
Et le soleil était si vieux !
Et tant de poings futilement victorieux
N'avaient volé au ciel que des foudres baroques.....
Et c'est décidément : « Misère! » à toute éternité
Qu'à travers sa planète et vers ses astres
La tête pâle et sanglante de ses désastres,
Vers ses millions d'ans criera l'humanité.

Certes, mais se blottir en la rare sagesse,
D'où rien ne transparaît que le savoir
Et la culture et la discipline de sa faiblesse;
Entr'accorder la haine et le désir ; vouloir

A chaque heure, violenter sa maladie;
L'aimer et la maudire et la sentir
Chaude, comme un foyer mal éteint d'incendie,
Se déployer sa peine et s'en vêtir;
Être de ses malheurs mêmes, l'orgueil,
Et quelquefois celui qui, dans les villes, passe
Et qui s'assied, son geste en fer barrant le seuil
Du temple, où vont prier les hommes de sa race.

Et puis le proclamer, mais n'ériger l'espoir
Que pour sournoisement, l'abattre avec sa haine:
Contrarier l'aurore avec le soir;
Torturer le présent avec l'heure prochaine;
Trouver de la douceur en son angoisse, lasse
De n'avoir plus la peur de la menace;
N'éclairer pas d'un trop grand feu
L'énigme à deviner par delà les nuages,
Qui fit songer les sages
Qu'un Dieu connu n'est plus un Dieu.

L'homme du soir de la fatigue

Tout lentement, a soulevé,
Comme un trésor désencavé,
Aux bords du fleuve, où mon âme navigue,
La science de la fatigue.

UN SOIR

En ces heures de soirs et de brumes ployés,
Sur des fleuves partis vers des lointains sans bornes,
Si mornement tristes, contre les quais si mornes,
Luisent encor des flots, comme des yeux broyés.

Comme des yeux broyés luisent des flots encor,
Tandis qu'au bas des vieux poteaux, barrant les havres,
Le choc flasque des détritus et des cadavres
Fait un bruit étouffé, dans un angle du port.

La brume est fauve et nul espoir n'a flamboyé,
La brume en drapeaux morts pend, sur la cité morte;
Quelque chose s'en va du ciel que l'on emporte
On ne sait où, là-bas, comme un soleil noyé.

Des tours, immensément des tours, avec des glas
Pour ceux du lendemain qui s'en iront en terre,
Lèvent leur vieux grand deuil de granit solitaire
Tragiquement, sur le troupeau des toits en tas.

Et des vaisseaux s'en vont, sans même un feu d'éclair,
Tels des cercueils, par ces brouillards que l'hiver trame,
Sans même un cri d'adieu, sans même un bruit de rame,
Au long des chemins d'eau qui glissent vers la mer.

Et si vers ces départs, le môle tend ses bras,
Avec, à son sommet, des croix emblématiques,
Par à travers l'embu des quais hiératiques,
Ses christs implorateurs et doux ne se voient pas.

La brume en drapeaux morts couvre la cité morte,
En ce soir morne, où nul espoir n'a flamboyé,
Et du ciel triste et noir — tel un soleil noyé,
Là-bas, au loin, c'est tout mon cœur que l'on emporte

CELUI DU SAVOIR

Et me voici d'un grand site de catafalques
Et d'un minuit soudainement illuminé,
Où s'inscrivent les vestiges et les décalques
De la splendeur et de l'effroi — l'halluciné!

La science s'y darde, en des observatoires
Lenticulés de verres d'or, qui, vers les feux
Rouges et monstrueux d'un ciel prodigieux,
Braquent, depuis quels temps? leurs yeux comminatoires.

Sur des axes de lois fixes, les astres clairs
Roulent l'éternité du monde — et, par éclairs,
En de pâles chemins troués de solfatares,
Luisent les galops fous des comètes barbares.

Parmi ces blocs de feux, la terre est une aveugle
Que la lumière, un jour, ne réchauffera plus :
En des livres précis et des textes élus,
Son cataclysme craque et son désastre meugle.

En un site de catafalques
Ou s'illimitent les décalques
De la splendeur et de la peur,
Quelqu'un vêtu d'effroi
S'est, lentement, ce soir, arrêté devant moi.

Sa chevelure en feu fouetté
Illuminait ses tempes élargies,
Ses yeux étaient aigus d'avoir scruté
La science inquiétante des soirs,
Parmi les forêts d'or de la magie.
Il m'arrivait des modernes ouvroirs
Où l'on tisse de fragiles calculs
Pour enfermer les temps et leurs reculs
A l'infini, au fond des âges.
La barque, par la nuit, des siècles en voyage,
Le myriadaire éclat des lumineux faisceaux,
Les astres migrateurs des mers occidentales,

Les constellations ornementales,
Qui contiennent le ciel, en leurs réseaux,
Il les savait, il en fixait les destinées.

A contempler les nuits de flamme et de portor
Il lui semblait que sa tête était le centre
De leur fatal gyroîment d'or :
Le Lion accroupi, au seuil de l'antre,
Le Bélier clair, cornu d'éclairs,
Le Scorpion aigu d'écailles insensibles;
Le Cygne blanc, avec son plumage d'argent;
Cassiopée, en des lacs purs, nageant;
Le Sagittaire armé de flèches invincibles;
Le Chariot, avec ses feux, comme des roues;
Les vaisseaux du silence dont les proues
Laissaient des sillons d'or dans ses pensées ;
La mer toute en remous d'époques dispersées;
L'incalculable temps plus jeune encor que vieux;
Toute la nuit et tout le firmament
Filtraient en lui, par ses deux yeux;
Il les mêlait et les roulait dans sa folie
Avec l'orgueil soudain d'en être le dément.

Il imposait — tel un remède au tort de vivre —
A son esprit vaincu, la dispersion ivre
Dans le hallier des lois et des systèmes,
Infiniment, se compliquant eux-mêmes
Et se brisant ou se renouvelant, hagards,
Aux chocs fortuits des inconnus épars
Plus loin que tout regard orbiculaire,
Jusqu'au delà de la puissance de penser.

Dans le trou noir que nous portons en nous, verser
Un rêve éparpillé en chiffres fous,
Fourmis noires, autour du bloc friable et mou,
Où l'on essaie, en vain, d'asseoir un Dieu défunt :
Toutes lignes droites, par des courbes mangées,
Toutes certitudes, par des cirons rongées,
Et l'esprit même, ainsi que miettes,
Disséminé si loin qu'il ne se sent plus un.

Devant les âmes inquiètes
Il déclarait que le grand don
Était de se sentir ramifié
A la forêt du multiple multiplié,
De n'être plus qu'un tourbillon
Qui se disperse au vent mystérieux des choses.

Pourquoi scruter toutes les causes,
Si la première est inconnue?
Savoir, n'est qu'éloigner ses doutes,
Sur un chemin, creusé par les déroutes;
Les feux des étoiles, dans la nuit nue,
Brûlent, sans éclairer les déserts de ténèbres
D'un au-delà profond que nul n'explorera jamais.
Tout problème fascinateur
Est tentateur d'erreur,
Et puis — est-ce qu'on sait ce que l'on sait?

Les sens et la raison qui les contrôle?
Quels tonnerres célèbres
Rediront, dans les cieux, la parole
Qui dirige le monde et l'aurait fait?
Les yeux vidés d'horreur,
Sous ses oracles morts, dort la Sybille morte,
Et les voyants ont peur de leur terreur.

Sur l'illusoire vérité clos désormais ta porte.
Vivre? c'est se rouler, en une anomalie
D'efforts sans but, de recherches en vain,

De sciences dont n'apparaît la fin,
Qu'en mécaniques d'or tissant de la folie.
Dites, les gouttes d'eau, les grains de sable
Brassés au creux des mers nouant leurs flots
A d'autres flots insaisissables?
Dites, les chocs des temps dans le chaos,
Et ceux des textes et des faits
Et la bataille au loin de l'infini qui clame;
Et tiens pour toi, qu'il n'est, parmi tous les projets,
Qu'un bien · le mors-aux-dents d'une âme
Qui se tue à chercher, mais ne conclut jamais.

LA PEUR

Par les plaines de ma crainte, tournée au Nord,
Voici le vieux berger des Novembres qui corne,
Debout, comme un malheur, au seuil du bercail morne,
Qui corne au loin l'appel des troupeaux de la mort.

L'étable est cimentée avec mon vieux remords,
Au fond de mes pays de tristesse sans borne,
Qu'un ruisselet, bordé de menthe et de viorne
Lassé de ses flots lourds, flétrit, d'un cours retors.

Brebis noires, à croix rouges, sur les épaules,
Et béliers couleur feu rentrent, à coups de gaule,
Comme ses lents péchés, en mon âme d'effroi;

Le vieux berger des Novembres corne tempête.
Dites, quel vol d'éclairs vient d'effleurer ma tête
Pour que, ce soir, ma vie ait eu si peur de moi?

CELUI DU RIEN

Je suis celui des pourritures grandioses
Qui s'en revient du pays mou des morts;
Celui des Ouests noirs du sort
Qui te montre, là-bas, comme une apothéose,
Son île immense, où des guirlandes
De détritus et de viandes
Se suspendent,
Tandis, qu'entre les fleurs somptueuses des soirs,
S'ouvrent les yeux en disques d'or de crapauds noirs.

Terrains tuméfiés et cavernes nocturnes.
Oh! mes grottes bâillant l'ennui, par les crevasses
Des fondrières et des morasses!

Voici le lieu des pus et des tumeurs; voici.
A mes arbres de lèpre, au bord des mares,
Sèchent ton cœur et tes loques baroques,
Vieux Lear; et puis voici le noir Hamlet bizarre
Et les corbeaux qui font la cour à son cadavre;
Voici René, le front fendu, les chairs transies,
Et les mains d'Ophélie, au bord des havres,
Sont ces deux fleurs blanches — moisies.

Et les meurtres me font des plans de pourriture,
Sur l'escalier de rocs, qui mène aux dictatures
De mon pays de purulence et de sang d'or.

Sont là, les carcasses des empereurs nocturnes,
Les Nérons fous et les Tibères taciturnes,
Les rois d'ébène et de portor.
Leur crâne est chevelu de vers — et leur pensée
Qui déchira la Rome antique en incendies
Fermente encor, dans leur orbite usée;
Des lémures tettent les pustules du ventre,
Qui fut Vitellius — et fiels et maladies
Crèvent, sur ces débris, leurs fleuves de poison.

Je suis celui du pays mou des morts.....

Et livides et mornes éponges, dans l'antre,
Où des pieuvres dressent la vigne en floraison
De leurs suçoirs tordus, voici les grands cerveaux
De ceux qui ont emprisonné dans les étaux
Des lois fixes et profondes, le monde.
Voici les voyageurs par les chemins de Dieu,
Voici les cœurs brûlés de foi, ceux dont le feu
Etonnait les soleils, de sa lueur nouvelle :
Amours sanctifiés par l'extatique ardeur
« Rien pour soi-même et sur le monde, où s'échevèlent
La luxure, l'orgueil, l'avarice, l'horreur,
Tous les péchés, inaugurer torrentiel
De sacrifice et de bonté suprême, un ciel! »
Et les marmoréens maçons de leur superbe,
Les bâtisseurs d'orgueil, avec des blocs de fer
Si lourdement rejoints, que ni les fleurs, ni l'herbe
N'y trouvaient place, où remuer leur printemps clair;
Et les Flamels tombés des légendes gothiques,
Et les avares blancs qui se mangent les doigts,
Et les guerriers en or immobile, la croix
Escarbouclant d'ardeur leurs cuirasses mystiques,
Et leurs femmes dont les regards étaient si doux;
Voici — sanguinolents et crus, ils sont là tous.

Je suis celui des pourritures prophétiques.

En un jardin, velu de moisissure,
Je cultive sur un espalier noir,
La tristesse qui renia l'espoir,
Les fruits bouffis des flétrissures
Les muscles corrodés et les mornes caries
Des voluptés meurtries.
La maladie ? elle est, ici, la vénéneuse
Et triomphale moissonneuse
Dont la faucille est un croissant de fièvre
Taillé dans l'Hécate des vieux Sabbats.
La fraîcheur de l'enfance et la santé des lèvres,
Les cris de joie et l'ingénu fracas
Des bonds fouettés de vent, parmi les plaines,
Je les flétris, férocement, sous mes haleines,
Et les voici, aux quatre coins de mes quinconces
En tas jaunes, comme feuilles et ronces.

Je suis celui des pourritures souveraines.

Voici les assoiffés des vins de la beauté;

Les affolés du rut d'éternité
Qui fit naître Vénus, de la mer toute entière ;
Voici leurs flancs, avec les trous de leur misère ;
Leurs yeux, avec du sang ; leurs mains, avec des ors ;
Leurs livides phallus tordus d'efforts
Cassés — et, par les mares de la plaine,
Les vieux caillots noyés de la semence humaine.
Voici celles dont l'affre était de se chercher
Autour de l'effroi roux de leur péché,
Pour se mêler et se mordre, folles gorgones ;
Celles qui se léchaient, ainsi que des lionnes —
Langues de pierre — et qui fuyaient pour revenir
Toujours pâles, vers leur implacable désir,
Fixe, là-bas, le soir, dans les yeux de la lune.
Tous et toutes — regarde — un à un, une à une,
Ils sont, en de la cendre et de l'horreur
Changés — et leur ruine est la splendeur
De mon domaine, au bord des mers phosphorescentes.

Je suis celui des pourritures incessantes.

Je suis celui des pourritures infinies :
Vice ou vertu, vaillance ou peur, blasphème ou foi,
Dans mon pays de fiel et d'or, j'en suis la loi.
Et je t'apporte à toi le consolant flambeau,
L'offre à saisir de ma formidable ironie
Et mon rire, devant l'universel tombeau.

DANS MA PLAINE

Je m'habille des loques de mes jours;
Et le bâton de mon orgueil, il plie.
Mes pieds, dites, comme ils sont lourds
De me porter, de me traîner, toujours,
Au long du siècle de ma vie.
Mon âme est un carillon noir
Qui sonne au loin, sur un rempart,
Qui sonne a vide;
Mes bras sont vains
Toute ma tête est vaine
Et mon œuvre folle ou sereine
A chu, dans le fossé.

Oh si la mort pouvait venir!

Mettez des croix, au long des routes,
Mettez des croix, sur le rempart,
N'importe où, mettez des croix, puisque toutes
Diront le sort d'un espoir mort.
Mon pays las, que domine ma ville,
Avec un fleuve au loin dans le brouillard,
Il est, là-bas, sous ma tristesse, épars,
Avec ses lacs, en flaques d'huile,
Monotones, dans le soir noir.

Oh si la mort pouvait venir!

Mes yeux semblent les eaux d'un marais noir
Qui reflètent toute ma plaine,
Les murs, les tours à bas, le carillon, le soir,
Toute la plaine de ma haine,
Mes yeux, ils sont implorateurs
D'un extrême coin d'or encor,
A l'horizon des orages buccinateurs,
Quand, tout à coup, le carillon a beau sonner,
Son battant noir a beau tanner,
Je n'entends plus ses glas perclus,
Je n'entends plus, je n'entends plus
Rien que là-bas, des voix, soudain, me pardonner...

Dites? Dites? Serait-ce elle qui veut venir,
Vers l'agonie en feu de mon désir,
Non pas la mort, mais elle
La trépassée et la sainte que je rêve éternelle?

L'ACCALMIE

Plaines au Nord et mornes nues!...
Les cavales des automnes chenues
Que déchiraient des éperons d'éclair
Tannaient le sol ou piétinaient la mer.

Elles traînaient, à travers nuit,
Leurs chariots de bruit,
Si lourdement, leurs chariots de chocs,
Qu'on aurait cru les cieux cassés, par blocs.

Des mâts crucifiés, sur fond d'orage,
Penchaient, soudain, vers leur naufrage;
Et puis plongeaient — voiles tordues —
Comme des morts, dans les vagues fendues.

Les flots soulevaient les murailles
De leur ressac, vers des batailles;
Et leur écume, en gueules blanches,
Mordait les reins fuyants d'une avalanche
De grêle et de vents effarés;
Et, dans le fond des horizons barrés,
Passait le mors-aux-dents de la tempête...

Lorsque, soudain, dans le matin hardi,
Me consolant les yeux et m'effleurant la tête
Un éclair arc-en-ciel d'or, à l'Orient, grandit.

SAINT GEORGES

Ouverte en large éclair, parmi les brumes,
Une avenue;
Et Saint Georges, fermentant d'ors,
Avec des plumes et des écumes,
Au poitrail blanc de son cheval, sans mors,
Descend.

L'équipage diamantaire
Fait de sa chute, un triomphal chemin
De la pitié du ciel, vers notre terre.

Héros des joyeuses vertus auxillaires,
Sonore d'audace et cristallin,

Mon cœur nocturne, oh qu'il l'éclaire,
Au tournoiement de son épée auréolaire!
Que j'entende le babil d'argent
Du vent, autour de sa cotte de mailles,
Ses éperons, dans les batailles;
Le Saint Georges, celui qui luit
Et vient, parmi les cris de mon désir,
Saisir
Mes pauvres bras tendus vers sa vaillance!

Comme un haut cri de foi
Il tient en l'air, sa lance,
Le Saint Georges;
Il a passé, par mon regard,
Comme une victoire d'or hagard,
Avec, au front, l'éclat du chrême,
Le Saint Georges du devoir
Beau de son cœur et par lui-même.

Sonnez toutes mes voix d'espoir!
Sonnez en moi; sonnez, sous les rameaux,
En des routes claires et du soleil!
Micas d'argent, soyez la joie, entre les pierres;

Et vous, les blancs cailloux des eaux
Ouvrez vos yeux, dans les ruisseaux,
A travers l'eau de vos paupières;
Paysage, avec tes lacs vermeils,
Sois le miroir des vols de flamme
Du Saint Georges, vers mon âme!

Contre les dents du dragon noir,
Contre l'armature de lèpre et de pustules,
Il est le glaive et le miracle.
La charité, sur sa cuirasse, brûle
Et son courage est la débâcle
Bondissante de l'instinct noir.

Feux criblés d'or, feux rotatoires
Et tourbillons d'astres, ses gloires,
Aux galopants sabots de son cheval,
Eblouissent les yeux de ma mémoire

Il vient, en bel ambassadeur
Du pays blanc, illuminé de marbres,
Où, dans les parcs, au bord des mers, sur l'arbre
De la bonté, suavement croît la douceur.

Le port, il le connaît, où se bercent, tranquilles,
De merveilleux vaisseaux, emplis d'anges dormants
Et les grands soirs, où s'éclairent des îles
Belles, mais immobiles,
Parmi les yeux, dans l'eau, des firmaments.
Ce royaume, d'où se lève, reine, la Vierge,
Il en est l'humble joie ardente — et sa flamberge
Y vibre, en ostensoir, dans l'air;
Le dévorant Saint Georges clair
Comme un feu d'or, parmi mon âme.

Il sait de quels lointains je viens
Avec quelles brumes, dans le cerveau,
Avec quels signes de couteau,
En croix noires, sur la pensée,
Avec quelle dérision de biens,
Avec quelle puissance dépensée,
Avec quelle colère et quel masque et quelle folie,
Sur de la honte et de la lie.

J'ai été lâche et je me suis enfui
Du monde, en mon orgueil futile;
J'ai soulevé, sous des plafonds de nuit,
Les marbres d'or d'une science hostile,

Vers des sommets barrés d'oracles noirs;
Seule la mort est la reine des soirs
Et tout effort humain n'est clair que dans l'aurore :
Avec les fleurs, la prière désire éclore
Et leurs douces lèvres ont le même parfum;
Le blanc soleil, sur l'eau nacrée, est pour chacun
Comme une main de caresse, sur l'existence;
L'aube s'ouvre, comme un conseil de confiance,
Et qui l'écoute est le sauvé
De son marais, où nul péché ne fut jamais lavé.

Le Saint Georges cuirassé clair
A traversé, par bonds de flamme,
Le frais matin, jusqu'à mon âme;
Il était jeune et beau de foi;
Il se pencha d'autant plus bas vers moi,
Qu'il me voyait plus à genoux;
Comme un intime et pur cordial d'or
Il m'a rempli de son essor
Et tendrement d'un effroi doux;
Devant sa vision altière,
J'ai mis, en sa pâle main fière,
Les fleurs tristes de ma douleur;
Et lui, s'en est allé, m'imposant la vaillance

Et, sur le front, la marque en croix d'or de sa lance,
Droit vers son Dieu, avec mon cœur.

L'AUTRE PLAINE

Sur les visages des floraisons d'or,
Voici qu'un auroral soleil se penche
Et les frôlant, de branche en branche,
Dans une clarté pourpre éclate en baisers d'or.

Pulpeux et lourds, comme des bouches rouges
Et lumineux de leurs sèves hautaines,
Sous des rameaux feuillus, qui cachent des fontaines,
L'aube caille le sang des raisins rouges.

On écoute les ruisselets et leurs lumières
Sauter, sur des escaliers clairs;
Des insectes d'or et de vair,
Contre des vitraux bleus, casser de la lumière.

Des feuillages chantent. Il s'en dénoue,
De temps en temps, de longs rubans de vols,
Et les heures tournent, comme des roues,
Autour des yeux moussus des tournesols.

LES SAINTES

Elles sont quatre à me parler : leurs voix d'ailleurs
Toutes frêles, entre leurs lèvres lentes,
Sont calmantes et réchauffantes,
Comme leurs robes et leurs mantes.

L'une est le bleu pardon, l'autre la bonté blanche,
La troisième l'amour pensif, la dernière le don
D'être, même pour les méchants, le sacrifice.
Chacune a bu dans le chrétien calice
Tout l'infini.

Chacune, au long de sa personnelle avenue,
Sans rien me dire, est advenue,
Avec, en main, la fleur-merveille
Cueillie à l'aube et qui conseille

Des actions plus belles que tout rêve;
Leur attitude est belle, ainsi qu'un glaive.
Et parmi l'or de l'herbe et des étangs
Et les marbres des bords, rien ne paraît meilleur
Que de les voir se regarder longtemps
Et refléter leur mutuel bonheur
Dans les miroirs de leurs yeux nus.

En guirlande tressée, avec leurs doigts menus,
Mains dans les mains et leurs âmes penchées
Sur les marais de lie
De ma mélancolie,
Ensemble, elles se sont approchées.

Et la première, avec ses longs cheveux,
M'efface au front la rougeur des aveux;
Elle, qui sait ma vie antérieure!
Pieusement, elle écoute me rabaisser moi-même,
Me confesser de mes souillures à mon baptême,
Et pour chaque péché son doux pardon
Est si profond — que c'est elle qui pleure.

Sa sœur est blanche, comme un dimanche.

Elle est paisible et solennelle,
Sans rien qui ne soit pur en elle :
Elle nous fait les tranquillement doux,
Les inclinés, à deux genoux,
Devant la toute misère humaine
Le creux orgueil et l'audace de plâtre
S'emplument d'or, sur leur théâtre
En vain ; et se couronnent de leur haine ;
Quand la bonté paraît son cœur silencieux
Conquiert si sûrement tous ceux
Qui ont souci de leur bonheur et de leur vie,
Que c'est elle l'humble, mais la servie.

Chaste violemment, malgré son cri charnel,
L'amour est si vivant, qu'il se croit éternel.
Doucement mère, avec ses doigts d'aurore,
L'amante est là, qui fait éclore,
En des cerveaux de soir, la lumière fragile ;
Elle est celle qui sait les cœurs d'argile
Et comme vite, ils se brisent, si ses deux mains
Ne les garaient, contre son sein.
En robe douce et dont les traînes
Lui font aux pieds, comme des ailes,
Elle me dit les paroles fidèles :

« Je suis belle, comme les fleurs sereines,
Je regarde par la fenêtre de la vie
Vers les domaines de la mort,
Pour y revivre, un jour, en poussière ravie,
Qui t'aimerait encor.
Ma maison claire est douce intimement
Et les rideaux du blanc silence
Tombent sur mon mystère et sur ma vigilance;
Mon pain est fait de pur froment;
J'habite, au loin des grandes routes,
Là-bas, parmi les bois, les prés, les voûtes
De l'amical feuillage et près de la fontaine.
Je fleuris simple et ma fierté,
Si timide parfois ou gauchement hautaine,
N'est que la pureté de ma clarté.

La dernière des sœurs nous est la charité toute âme,
Qui regarde le monde, avec les yeux de Dieu,
Pauvre, mais érigeant, entre ses mains, la flamme
Et, dans son cœur, les feux
Et les glaives de la pitié totale.
Elle est, par au delà de la sagesse étale,
Celle de l'ardente et divine folie
Qui se saigne le cœur et qui se multiplie

Comme l'amour du Christ lui-même.
Celle, qui ramasse, jusqu'au blasphème,
Pour en avoir douceur et peine,
L'universelle et non coupable Madeleine,
La sublime putain du bien,
L'abandonnée aux coups de tous, que rien
Ne rebute, ni rien ne rassasie.
Par les chemins damnés du monde,
Par la contrée atroce et la ville transie
Des affolés et des mâchant-la-faim,
Elle partage à tous sa passion féconde
Pour le total bonheur humain.
Elle est l'amante violente,
L'usée et des lèvres et des genoux,
Celle dont les baisers bouchent les trous
Des haillons noirs de la détresse;
Sévère aussi et parfois vengeresse
Et guerrière, quand ses drapeaux
Volent, dans la révolte et la lumière
Et que son pied, qui casse les tombeaux,
En fait surgir une aube au clair et des flambeaux.

Elles sont quatre à me parler
— Robes chastes et mantes lentes

Et plis et franges consolantes —
Elles font le tour de mon âme
Avec, à travers leurs doigts clairs, la flamme
De leur lumière sur mon âme;
Et quand elles auront, dans ma maison,
Mis de l'ordre à mes torts, plié tous mes remords
Et refermé, sur mes péchés, toute cloison,
En leur pays d'or immobile, où le bonheur
Descend, sur des rives de fleurs entr'accordées,
Elles dresseront les hautes idées,
En sainte-table, pour mon cœur.

LE JARDIN

L'herbe y est bleue et la haie azurée
De papillons de verre et de bulles de fruits ;
Des paons courent, au long des buis
Un lion clair barre l'entrée.

Chaque montée est un espoir
En escalier, vers une attente ;
Par les midis chauffés, la marche est haletante,
Mais le repos attend, au bout du soir.

Des ruisselets qui font blanches les fautes
Coulent, autour de gazons frais ;
L'agneau divin avec sa croix, s'endort, auprès
Des jacinthes, pâles et hautes.

Des fleurs droites, comme l'ardeur
Extatique des âmes blanches,
Fusent, en un élan de branches,
Vers leur splendeur.

Un vent très lentement ondé
Chante une prière, sans paroles;
L'air filigrane une auréole,
A chaque disque émeraudé

L'ombre même n'est qu'un essor,
Vers les clartés qui se transposent;
Et les rayons calmés reposent
Sur les bouches des lilas d'or.

L'ATTENDUE

Elle était comme une rose pâlie ;
Je la sentais discrète, autour de moi,
Avec des mains de miel, pour ma mélancolie.

Sa jeunesse touchait à ses heures de soir;
Quoique malade, elle était calme et volontaire
Et m'imposait et sa tendresse et son espoir.

Aucune ardeur, qui domptait par secousse ;
C'était la sentir droite, en son amour,
Qui me tenait, dans sa contrainte égale et douce.

Elle peut-être a su le texte obscur
De mes rancœurs et de mes lourds silences
Et, dans ma volupté, tuer le lys impur.

Sainte pour moi et claire et lentement
Comme une étoile, un soir d'ombre lucide,
Seule, elle s'en alla fleurir le firmament.

Les étoiles diamantent son cœur,
Depuis, qu'en des dortoirs de lune,
Elle est dormante, au clair de son nouveau bonheur.

Elle est morte, sans bruit, tout doucement,
Mais si calme, dans l'humble pose
De l'agonie et de la paix de son moment.

Ses bonnes mains de consolation
— Oiseaux d'espoir — se sont levées
Vers sa lointaine et attirante assomption,

Là-haut, en un jardin si rempli de fleurs d'or
Et si flamboyant de lumière
Que les ombres des fleurs y sont de l'or encor.

Depuis — elle m'assiste, ainsi qu'on aide un pauvre enfant
Qui simplement, un jour, s'en vint au monde,
Sans trop savoir juger, qu'il fut longtemps,

En son pays de tristesse et de nuit,
La morne fleur de sa propre misère,
Pour la sombre abeille de son ennui.

Et qui sans se juger encor, tout simplement,
— Après combien de pleurs, d'affres et de tortures —
S'en est venu vers un séjour d'apaisement,

Grâce toujours à la sainte, dont le cœur
Et les conseils calmes et volontaires
Ont doucement rendu son cœur meilleur.

Rien n'est plus clair que de sentir sur soi,
Quelqu'une au delà de la vie,
En qui l'on ait croyance et foi

Et que l'on sente ardente et toute entière
Penchée, à chaque instant, sur soi,
Comme une main, avec de la lumière...

Aussi la vois-je aller, passer, venir,
Me doucement frôler, avec sa robe,
Et me fixer, avec des yeux de souvenir.

Elle conduit mes doigts qui lui écrivent
Ces vers pleins d'elle, afin qu'ils soient
De blancs chemins, où ses pensers me suivent.

Je lui confesse tout, comme autrefois,
Bien qu'elle sache aujourd'hui tout, d'avance,
Et qu'elle entende l'âme, avant la voix.

Il n'est rien que je ne veuille lui dire
Quand, certains soirs, comme vivante, je la vois,
Je joins les mains pour lui sourire.

Je suis l'ardent de sa toute présence;
Je la voudrais plus morte encor
Pour l'évoquer, avec plus de puissance!

Dans la maison de ma tristesse
Elle est la tremblante caresse
De la lumière, à travers les fenêtres.

Elle est ce qui fleurit de joie,
Dans ma demeure et dans ma voie,
Elle est le son chantant de l'heure.

Elle est là doucement assise
Dans la tranquillité de mon église,
A mes côtés, sur des chaises amies.

Elle est, durant mes nuits de fièvre,
La goutte fraîche, sur la lèvre,
Et la lampe, qui toujours veille.

Elle est ma ferveur réorientée,
Ma jeunesse ressuscitée,
Un flot d'aurore, en une aurore.

Aussi m'étant le seul présent, c'est elle
L'heure qui sonnera et remplira
Toute l'éternité, qu'est l'avenir.
J'aurai ses yeux, ses mains, son cœur,
Pour mains, regards et cœur à moi,
Ses bras en croix devant les sentes
Qui vont vers les périls et les descentes
Me ramènent jusqu'aux chapelles de la foi;
Ses pieds laissent des marques d'or
Sur le sable de blanc silence
Qu'épand mon âme, en sa présence,
Et je les baise et mon effort
Sera de suivre au loin leurs mystiques empreintes,

Jusqu'au moment de notre indubitable étreinte
Et de ma délivrance, en mon dernier soupir...

Et tel vivrais-je en elle, afin d'y bien mourir!

III

LES VIGNES DE MA MURAILLE

Années 1892-1897

A EUGÈNE DEMOLDER

CELLE DES VOYAGES

Sur ta rampe, pendant la nuit,
Je suis cette image accoudée
Qui regarde la pâle idée
Faire le tour de ton ennui.

Je suis pour ta morne veillée,
Celle en noir habillée,
Celle aux regards ailleurs
Dont les yeux brûlent en leurs pleurs
La hantise des vieux voyages.

Dites, combien c'est loin de nous, les plages
Les soirs et les couchants en mer!

Alors, j'étais l'avant du vaisseau clair

D'où la jeunesse avait crié son vœu de vivre;
J'étais la proue en fête et qui s'enivre,
Mes bras illuminés d'escarboucles et d'or
Cueillaient dans l'air les écharpes du vent.
Dites, c'était en de grands ports là-bas, vers les Levants
Par des nuits de miroirs et d'îles immobiles.

J'étais celle des soirs en mer
Et je réverbérais aux flots myriadaires
Les écailles d'argent de mon ventre d'éclair
Et l'or hallucinant de mes yeux légendaires.

J'étais la déesse et la proue;
L'audace au gouvernail tournait la roue;
Ton nom s'illuminait à l'or de mes seins d'or
Et ta tête brûlait, parmi ma fête
De chocs sur chocs, contre les blocs de la tempête.

Et maintenant, à ta rampe, pendant la nuit,
Je suis l'image accoudée et brûlante
Qui se penche sur ton ennui.

J'étais présente aussi en ces gares étincelantes

Où des poteaux de fer avec leurs boules de clarté
Tracent sur les départs vers les hasards, leurs signes.

J'étais celle des quais et des pays quittés,
En des départs soudains et des fuites insignes,
J'étais celle des bonds en tonnerres parmi les ponts
Par au-dessus des bras de mer et des grands monts
J'étais les yeux de braise du charbon
Et les écailles d'or au ventre des chaudières.
Et mes cheveux? C'étaient les nocturnes fumées
Des convois noirs, au clair des coupoles illuminées
Et le cri des sifflets, par les gares, la nuit,
Ce cri! c'était mon cri d'angoisse à l'infini.

Des villes d'ombre étalaient leurs maisons
Sous les nuages en désarroi ;
Quelque chose de tragique et de froid
Tombait des horizons
Où le soleil rouvrait son trou cicatrisé.
Le froid semblait du fer pulvérisé
En brouillard roux sur des Oders et des Volgas ;
Une odeur de pétrole et de platras
Bouchait les ruelles, comme des gorges,
Vers un entassement, là-bas, d'usines et de forges.

Oh ces villes des Nords fuligineux'
Et ces monuments lourds et ces barres de pluie
Rayant, monotones, des murailles de suie
Qui soulevaient leurs siècles vers les cieux.
Immenses soupiraux entre-bâillant des caves,
Chevelures de poix en feu sur des cargaisons d'or,
Dos que l'on voit, ployés sous leur effort,
Se perdre en des couloirs de souterrains qu'on pave.
Quais de basalte et tourelles de fer
Et cette grue, au bord des flots inextricables,
Qui lève une montagne entre ses câbles
Et la tient oscillante et morne sur la mer.

Dites comme ils sont loin dans les naguères,
Nos deux rêves sur ces lointains embarcadères !

C'était en des lointains plus éloignés encore,
Sur un grand lac dallé de ciel,
Où des barques lustraient aux vents de miel
Comme des oiseaux blancs leur voilure d'aurore.
De minces vergues d'or et de cristal
Lignaient et prolongeaient le calme horizontal
Et l'aire à l'infini de cette solitude.

Une haute lumière illuminait les monts
Et dépliait sa nappe aux horizons ;
La goutte d'eau que le rocher exsude
Seul y tintait son bruit d'argent ;
Et tel, ce lac total, jamais changeant,
Par au delà des tempêtes passionnelles,
Magnifiait, en ses silences de clarté,
L'immobile splendeur des choses éternelles.
C'était en des pays d'évidente beauté
Où des soleils de prisme et des midis placides
Sculptaient leur diamant, au front des cieux lucides.

Dites ! comme il est loin dans l'autrefois
Le grand silence alors de nos deux voix.

Enfin, c'était en des Indes de songe,
Parmi des monts et des forêts encor,
Dont chaque tronc semblait un vœu et un mensonge,
Emeraudé de fleurs et filigrané d'or.

En de frêles maisons où de bleus lampadaires
Brûlent pour on ne sait quel voyageur du soir,
Une dame de soie, au seuil, venait s'asseoir,
Avec sous ses pieds clairs, des lions légendaires.

Elle brodait les histoires d'amour,
Sur un métier de jade et d'améthyste,
Avec des doigts si fins de princesse et d'artiste,
Qu'elle y disait le charme et la gloire du jour.

Des papillons, des bengalis, des lucioles
Posaient dans un rayon et lui donnaient le temps
De dessiner leur aile et leur corps miroitant
Et leur essor vers des treillis de folioles.

La princesse brodait une lagune
Et des cygnes et des monstres et deux amants
Qui sans douter de rien se faisaient le serment
De conquérir les ors qui dormaient dans la lune,
Et puis rentrait surseoir
A son travail et regarder danser ses bayadères
En sa maison d'émail où les bleus lampadaires
Brûlent pour on ne sait quel voyageur du soir.

Dites comme ils sont dans le passé,
Ces souvenirs d'argent et d'or fleurdelysés.

Mais comme en ce soir noir, ils suscitent dans l'âme
Avec toutes les forces du regret,
La mémoire perdue, en des forêts,
Mélancoliquement, où l'ennui brame ;
Si la raison avec solennité
Vous carre en son fauteuil d'inbougeabilité,
Je suis celle des surprises fécondes
Qui vous conseille avec amour, d'aller
Vous-même enfin vous retrouver,
Là-bas, dans votre fuite au bout du monde.

CONQUÊTE

Au long du port moiré de soir,
Séchent des cargaisons de fleurs fanées.
Quelques barques vermillonnées
Y sillonnent le flot couleur d'or noir.

Chaque matin, vers l'autre rive
Où des miroirs de soleil bougent,
Dansent au vent, leurs agrès rouges
Et leur allure exaltative.

On les dirait : fraîches maisons,
Portes et fenêtres ouvertes,
S'en allant, par les vagues vertes,
Faire un voyage aux horizons.

En quel pays? On sait à peine.
A les suivre, l'œil s'éblouit.
Nul ne connaît l'ardent récit
De leur vaillance ou de leur peine.

Leur joie est en soleil — et va!
Le temps est court, la clarté brève,
Et là-bas sont les fleurs de rêve
Où tout désir s'objectiva.

A chaque heure de la journée,
Là-bas, au loin, qui ne voudrait
Capter les chimères aux rets
Et susciter sa destinée?

On y cultive son attrait,
On y cueille, la main ravie,
« L'illusion qui fait la vie »
Et le bouquet de son souhait.

On moissonne « l'espoir suprême »
Mais quand, vers le déclin du jour,
On embarque pour le retour,
La moisson faite est déjà blême.

Et dans le port moiré de soir,
Voici par tas les fleurs fanées
Et les barques vermillonnées
S'ancrent dans l'eau, couleur d'or noir.

UN MATIN

C'était, dans la campagne émerveillée, un coin,
Où la prairie au clair brillait comme un visage
Où deux grands étangs bleus s'arrondissaient au loin,
Comme un double baiser du ciel au paysage.

Sur les mousses de vair et les pierrailles d'or,
Les eaux, telles des pleurs d'aube s'égouttaient blanches ;
L'éclair d'un vol d'oiseaux frôlait le sol, l'essor
Rythmé, suivant le va-et-vient, au vent, des branches.

Des mélèzes frangés tendaient leurs bras ouverts
Comme des pélerins tournés vers la lumière.
L'ombre dormait sous eux, parmi les gazons verts,
Et s'inclinait vers les miroirs d'argent de la rivière.

Les cristaux du matin étincelaient dans l'air;
Toute la vie ornait le silence des choses,
Toutes les feuilles brillaient de mouvement clair
Et le Verbe tremblait sur leurs lèvres décloses.

AU BORD DE L'EAU

Chairs de vulves ou de gencives,
Les pétales des fleurs nocives
Bougent au vent,
Torpide et lent,
Qui les pourrit d'automne monotone
Et les emporte sur l'étang.

On croirait voir de grands morceaux
De cœurs brisés,
On croirait voir de grands lambeaux
De vie ardente et dispersée,
On croirait voir de gros caillots
De sang tomber, parmi les flots,
A moins qu'on ne se voie enfin soi-même
Défini là, par un emblème.

Les fleurs charnelles et nocives,
Et flasques comme des gencives,
Abandonnent au vent dolent
Leurs pétales et leurs couleurs;
Les fleurs mornes abandonnent
Au vent d'automne
Leur sang et leurs douleurs
Monotones.

Le soir a beau filtrer ses ombres,
Par le treillis des taillis sombres,
Et le soleil, comme un cri rouge,
Se perdre et s'étouffer dans l'eau qui bouge,
Elles réapparaissent sous la lune,
Les fleurs mornes et importunes,
Grappes de pleurs, bouquets de sang,
Qui se mirent et se déchirent
Dans la pâleur de l'étang blanc.

AU NORD

Deux vieux marins des mers du Nord
S'en revenaient, un soir d'automne,
De la Sicile et de ses îles mensongères,
Avec un peuple de Sirènes,
A bord.

Aigus d'orgueil, ils regagnaient leur fiord,
Parmi les brumes mensongères,
Aigus d'orgueil ils regagnaient le Nord
Sous un vent morne et monotone,
Un soir de tristesse et d'automne.

De la rive, les gens du port
Les regardaient, sans faire un signe:
Aux cordages, le long des mâts,
Les Sirènes, couvertes d'or,
Tordaient, comme des vignes,
Les lignes
Sinueuses de leurs corps.

Les gens se regardaient, ne sachant pas
Ce qui venait de l'océan, là-bas,
Malgré les brumes,
Le navire semblait comme un panier d'argent
Rempli de chair, de fruits et d'or bougeant
Qui s'avançait, porté sur des ailes d'écume.

Les Sirènes chantaient,
Dans les cordages du navire;
Les bras tendus en lyres
Les seins levés comme des feux;
Les Sirènes chantaient
Devant le soir houleux,

Qui fauchait sur la mer les lumières diurnes;
Les Sirènes chantaient,
Le corps crispé autour des mâts,
Mais les hommes du port, frustes et taciturnes,
Ne les entendaient pas.

Ils ne reconnurent ni leurs amis
— Les deux marins — ni le navire de leur pays,
Ni les focs, ni les voiles
Dont ils avaient cousu la toile,
Ils ne comprirent rien à ce grand songe
Qui enchantait la mer de ses voyages,
Puisqu'il n'était pas le même mensonge
Qu'on enseignait, dans leur village;
Et le navire auprès du bord
Passa, les alléchant vers sa merveille,
Sans que personne, entre les treilles,
Ne recueillît les fruits de chair et d'or.

LA BAIE

Dans une baie, au bord des dunes,
Qui s'étendent, de lieue en lieue,
Voici jouant avec la lune,
La fée aux deux mains bleues.

Comme d'un panier d'or,
La lune tombe au fond de l'eau
Et s'éparpille
En ronds qui brillent;
La lune et tout le grand ciel d'or
Tombent et roulent vers leur mort,
Au fond de l'eau profonde et bleue
Dont est reine, la fée
Aux deux mains bleues.

Or idéal et si lointain
Que les regards sont incertains
Dès qu'ils le comptent;
Et néanmoins la fée
Le mêle à l'or de ses cheveux
Et sur ses seins, le dompte.

Elle se pâme en ses reflets
Brusques et violets,
Le jette au sable et à la vase,
Sans se douter, un seul moment,
Que dans les loins du firmament
Cet or aimante et fait brûler l'extase.

Elle le fausse et le salit
L'attire à elle au fond du lit
D'algues et de goémons flasques,
Où rit, d'entre des fleurs couleur céruse
Et des balancements d'ombres et de méduses,
Son masque.

Et l'or divin est employé
Sans peur qu'il soit l'éclair qui tout à coup fulgure,
Pour le plaisir et la luxure;
Et l'or divin, c'est l'or noyé.

Dans une baie au fond des dunes
Qui s'étendent de lieue en lieue,
Voici la fée aux deux mains bleues
Drainant le ciel en ses cheveux.

SOIR D'AUTOMNE

Des nuages, couleur de marbre,
Volent, à travers le ciel fou;
« Eh la lune, garde à vous »!
L'espace meugle et se déchire.
Sous l'écorce, par leurs fentes,
On écoute pleurer et rire
Les arbres.

« Eh la lune, garde à vous! »
Votre face de cristal blanc
Va choir morte, parmi l'étang,
Cassée aux angles des vaguettes,
Les troncs plient comme des baguettes,
L'ouragan pille aux cabanes cognées
Le chaume immense, par poignées.

C'est les noces du vent et de l'automne.
« Eh la lune, garde à vous! »
Le vent est ce cavalier lourd
Qui s'est soûlé, ce soir, et fait l'amour
A tous les coins des carrefours
Avec la rouge et violente automne.

« Eh la lune, garde à vous! »
Votre allure de sainte Vierge
Et vos étoiles et vos cierges
N'ont rien à faire en cette heure de fête,
Où l'automne et le vent perdent la tête,
Où l'on entend leurs cris et leurs spasmes de bruit.
Immensément la nuit,
Et les forêts ployer et s'agiter soudain
Comme des dos, à coups de reins.

Par les fourrés, les chiens maraudent,
Une odeur lourde et chaude
Grise la plaine et redresse debout
Le rut universel qui monte et s'enfle et bout
Dans les fureurs de la nature en rage;
Avec l'automne ivre et sauvage

De l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord,
Le vent houleux s'accouple à mort.
« Eh la lune garde à vous ! »
Les chiens hurlent comme des loups!

CELLE DE L'ILE

Il est des âmes si craintives d'elles,
Qu'elles n'osent aimer l'âme même fidèle,
Venant vers leurs chemins,
Avec la joie, entre ses mains.

Vagues et comme errantes,
Elles n'ont foi qu'en la tristesse
Des implorantes.

En des golfes, elles rêvent et filent,
Au rouet des jours, toujours.

Les yeux calmés, les désirs grêles,
Et peureuses de la victoire
Qui bondirait vers elles
D'un horizon trop rouge et trop notoire,
Silencieusement, en des golfes tranquilles,
Au crépuscule, avec les rais du soir,
Elles filent.

Elles s'assoient de mantelets vêtues,
Comme les corps humbles des gothiques statues.
Quelques bijoux sans faste
Meurent sur leur poitrine chaste.
Le drap flottant de leurs cheveux
Les couvrirait jusques au sol,
N'était qu'elles ne l'arrêtent au col,
Timidement, comme un aveu.

Au crépuscule, avec les rais du soir,
En des golfes tranquilles,
Sans trop savoir
Ni les autres, ni elles-mêmes,
Elles filent, avec des fils d'argent
Et d'or bougeant

Un invisible diadème :
Celui de leur candeur gracile
Et de leur mystique ardeur
Qu'on aimerait placer, non sur leur front docile,
Mais sur leur cœur.

Très doucement, avec la douce patience,
En leurs rêves d'obédience,
Dès l'aube, elles tressent pieusement
Les tapis blancs que le silence
Met sous les pieds du dévouement.

Elles raccommodent en leur ouvroir,
Avec de prestes tours d'aiguilles
Le linge usé du vieil espoir.

Elles brodent aussi l'opâle et le saphir,
Sur la trame la plus légère
Que tend vers Dieu le repentir.

Elles tissent avec la laine
L'imperméable vêtement
Qui fait le tour de la misère humaine.

Le soir encor au crépuscule,
En des golfes, où se recule
Vers l'horizon le vieux soleil,
Avec, sur leurs mains claires,
L'ombre errante des fleurs auréolaires,
Dans le site vermeil
De leurs golfes tranquilles,
Elles s'assoient, travailleuses, mais immobiles.

J'ai navigué autour de l'île,
En ma barque, depuis quels jours,
Vers l'une d'elles qui toujours
Sans regarder s'attarde et file.

Bien que mes yeux soient confiants
Et que mon âme n'ait que haine
Pour la brutale ardeur humaine,
Je suis encor trop triomphant.

J'ai trop de joie en mes paroles
Et trop de fleurs en mes pensées ;
J'ai trop erré, par les routes tracées
Des pays clairs et des régions folles.

Il faut à mon orgueil volant, plus d'ombre
Sur l'or dardé de ses deux ailes,
Moins de paillons et d'étincelles
A mes futilités dont j'ignore le nombre.

Il faut que je m'en aille en des lointains austères,
Où le vent gerce et choit des Nords,
Où le culte de l'âme est volontaire
Et simple et humble et souriant — alors

Lente Ariane abandonnée au songe
Dans les Naxos du saint mensonge,
Dites, quel vaisseau gris de ma douleur, un jour,
Sauverez-vous dans votre amour?

CELLE DES RELIQUES

Je suis celle des reliques mélancoliques
Qui passe, en cette chambre d'or,
Où ce qui vient des morts repose et dort
En des boîtes de soie et des écrins de gloire ;
Je suis celle de leur mémoire
Et je recueille, avec mes lentes mains, le soir,
Les larmes du silence au fond des bijoux noirs.

L'heure est grave et triste en cette fin de jour.

Je suis celle du pâle amour
Celle des fleurs et des choses passées
Qui te parle de tes mortes, enfoncées
Dans de l'absence et de l'oubli,

Avec leur pauvre bouquet blanc
De fleurs d'étangs.
Leur collier frêle et joli
Je le garde, entre mes doigts pieux
D'avoir voilé tant de regards d'adieux,
Depuis que je suis celle des anneaux,
Solitaires
Laissés sur terre
Hors des tombeaux.

Le soir arrive et voici l'heure
Qui sonne un glas vers les défunts de ta demeure ;
J'ai connu ceux de tes aïeux
Qui ont été, dans les naguères,
Les héros rouges de ta race.
De l'un d'entre eux tu tiens ton cœur vorace
Immensément de rêve à travers mers et terres;
Voici ses croix et ses médailles
Un jour, n'importe où que tu ailles
Songe à tous ceux qui moururent parmi les guerres.
Avec de la terre mordue,
Passionnément, dans leurs bouches,
Voici leur haine et leurs cartouches
Leur âpre épée, en coup d'éclair, fendue

Et l'orage magnifique de plumes
Qu'ils agitaient sur l'or tressé de leurs costumes.

L'heure met un baiser sur les vitraux du soir.

Voici le livre ancien à quadruple fermoir
Où prièrent tous ceux des tiens
Dont le roi Christ, illuminait les têtes ;
Des entrelacs et des anges gardiens
Caparaçonnés d'or et tels que des athlètes
Humbles et doux, avec des fleurs en main,
Marquent d'un faste d'or telle oraison naïve;
Des empreintes jaunes de doigts et de salive
Ont de certains feuillets souillé le grain,
Mais le livre est profond de tant d'âme versée,
Depuis cent ans, sur chaque page cicatrisée.

En des boîtes de cèdre et d'or
Je tiens les yeux captifs
Des turquoises et des onyx mémoratifs;
Et mes tiroirs cachent encor
Du soir et de l'aurore
Fondus en des chaînons d'un feu sonore.

Avec des pas qu'on n'entend pas,
Je vais la nuit de relique en relique
Porter un peu d'amour mélancolique.
Les voix alors, me reviennent, là-bas,
De si lointains pays d'ombres et de douleurs
Qu'elles semblent barques lasses, voiles pendantes
Et rames noires, sur le cœur.

Je donne à ces pierres ardentes
A ces bijoux et ces fleurs que je plains
Les caresses de mes cheveux,
Le culte de mes mains,
Et la mémoire de mes yeux;
Je suis la servante de leur silence.

L'heure met de la mort sur les vitraux du soir.

Les reliques apaisent la violence
Des diamants — et vont dormir.
Ceux qui se continuent en toi, pour se revivre,
Guettent s'ouvrir ton souvenir.
Ecoute — et songe aussi : c'est l'heure
Qui sonne un glas dans ta demeure:

Je suis celle de la chambre d'or
En robe éclatante et nocturne
Qui viens jeter un caillou taciturne
Dans l'eau morte de ton remords.

L'HEURE NOCTURNE

Près d'une porte où luit du sang, sur les battants,
Mon cœur, là-bas, est haletant;
Près d'une porte, en des sous-sols, voisins de havres,
Mon cœur surveille au loin de terribles cadavres.

Ce sont des morts qu'on y apporte,
A bras d'hommes ou sur des brancards noirs ;
Des morts anciens qu'on apporte, le soir,
Et que l'on jette en blocs,
Avec des chocs, contre la porte.

Là-bas, mon cœur surveille un multiple remords,
Le sien, qui heurte et bat la porte;
Et moi je suis son âme effrayée — et la mort
Près de mon cœur, s'est assise contre la porte

Ce qu'ils se disent entre eux, on ne le comprend pas,
Mais ce qu'ils se disent, qu'importe!
Je n'entends rien, sinon mon cœur
Pleurer et se tuer contre la porte.

C'est étouffé comme de l'ombre,
Ce battement, contre la porte,
A l'unisson de chaque mort
Que l'on jette contre la porte.

La nuit surplombe les tombeaux.
Et je meurs d'écouter contre la porte
Mon cœur blessé, mon cœur cassé,
Morceaux de cœur contre la porte!

L'ÉVEIL DE PAQUES

Les vieilles mains d'argent des coutumes locales
— Et carillons et bruits de fête à pleins bourdons —
Tendent soudain les longs et torpides cordons
A l'horloge de mes douleurs maniacales.

Le sonnant cuivre clair des musiques pascales
Couvre les voix et les sanglots des abandons;
Et me voici : le radieux vers des pardons
Ardents et purs, ainsi que des lueurs focales.

Des Christs passent dans l'air et font leur charité;
Et je suis bon et net et droit par volonté
Bien que le vieux péché gèle toujours mon âme.

Je sens mon cœur tiédir, sous leurs beaux doigts de flamme,
Posés sur mon désir d'être, malgré l'hiver,
L'herbe neuve qui brille au vent acide et vert.

UNE HEURE DE SOIR

Mon cœur? — Il est tombé dans le puits de la mort.
Et sur le bord de la margelle
Sur le bord de la vie et de la margelle
J'entends mon cœur lutter, dans le puits de la mort.

— Le silence est effrayant —

Comme un morceau de gel
La lune aussi, au fond du puits
Laisse tomber sa pâleur éternelle.

Mon cœur est un quartier de chair,
Un bloc de viande saignante,
Mon cœur bat, seul, au fond du puits,
Contre un morceau de lune ardente.

— Le silence et le grand froid;
Et, par la nuit, le vague effroi
D'un ciel plein d'astres en voyage —

Au fond des citernes de mort,
Mon cœur s'acharne et bat encor
A coups de fièvre, sur la lune.

La lune à lui, parmi les eaux, s'allie;
La lune est un visage étincelant;
La lune est un hiver de miroirs blancs,
Sur l'eau des Nords du sort;
La lune est un bloc de folie;
La lune est une bouche de gel
Qui mord mon cœur essentiel.

Les tenailles des minuits clairs
Serrent ce cœur entre leurs fers;

La patience des aiguilles du givre
Criblent ce cœur ardent de vivre;
Déjà les eaux, couleur de son cadavre

Roulent ce cœur, avec de lents remous
Et des hoquets, vers de grands trous.
Et certes, un soir, la lune enfermera
Ce cœur, malgré ses battements de haine
Comme une pierre en une gaine

— Alors que le grand froid sauvage
Et, par la nuit, le vague effroi
D'un ciel plein d'astres en voyage,
Définiront ma mort, par cette image.

NOVEMBRE

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois ;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines ;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'air livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins,
Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche
Arbres pareils au défilé de tous les saints.
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches.

Arbres qui combattez au Nord
Et vents qui déchirez le monde,
O vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes !

Voici novembre assis auprès de l'âtre,
Avec ses maigres doigts chauffés au feu;
Oh tous ces morts là-bas, sans feu ni lieu,
Oh tous ces vents cognant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh tous ces noms de saints semés en litanies,
Tous ces arbres, là-bas,
Ces vocables de saints dont la monotonie
S'allonge infiniment dans la mémoire;
Oh tous ces bras invocatoires
Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel christ aux horizons pendu.

Voici novembre en son manteau grisâtre
Qui se blottit de peur au fond de l'âtre

Et dont les yeux soudain regardent,
Par les carreaux cassés de la croisée,
Les vents et les arbres se convulser
Dans l'étendue effarante et blafarde.

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Oh l'identique et affolant cortège
Qui tourne et tourne, au long des soirs de neige;
Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux battants
A coups de bonds dans les bourdons,
Écartèlent leur deuil aux horizons,
Du haut des tours imprécatoires.

Et novembre, près de l'âtre qui flambe,
Allume, avec des mains d'espoir, la lampe
Qui brûlera, combien de soirs, l'hiver;
Et novembre si humblement supplie et pleure
Pour attendrir le cœur mécanique des heures !

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,

Voici les vents, les saints, les morts
Et la procession profonde
Des arbres fous et des branchages tors
Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
Voici les grand'routes comme des croix
A l'infini parmi les plaines
Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
A l'infini, sur les vallons et dans les bois!

DÉCEMBRE

Dites, les gens, les vieilles gens,
Faites flamber foyers et cœurs dans les hameaux,
Dites, les gens, les vieilles gens,
Faites luire de l'or dans vos carreaux
Qui regardent la route,
Car les mages avec leurs blancs manteaux,
Car les bergers avec leurs blancs troupeaux,
Sont là qui débouchent et qui écoutent
Et qui s'avancent sur la route.

Voici le prince Charlemagne;
Et Frédéric dont la barbe bataille
Dans les fables, en Allemagne;
Et puis voici Louis qui fit Versailles.

Voici le triste enfant prodigue
Qui s'en revient, avec pourceaux et chiens,
Des pays lourds de la fatigue;
Voici les béliers noirs qu'un patriarche,
Aux temps lointains, apprivoisait dans l'arche;
Voici les pâtres de Chaldée
Qui contemplaient la nuit avec les yeux de leur idée,
Et ceux de Flandre et de Zélande
Qui s'estompent de brume et de légende,
Sous leurs chaumes, au fond des landes.

L'étrange et fantômal cortège
Et les traînes des longs manteaux
Et le bruit d'osselets que font les pattes du troupeau
Frôlent et animent la neige.

Là-haut, le gel s'étage en promenoirs
Que tachettent des feux, pareils à des acides,
Et d'où les anges clairs et translucides
Semblent surgir et flamboyer en des miroirs.

On aperçoit Saint Gabriel qui fut sculpté,
Au village, jadis, dans l'or du tabernacle;
Saint Raphaël vêtu d'éclairs et de beauté;

Et Saint Michel dont la bergère ouït l'oracle.

Et l'archange dont les ailes indélébiles
Vibrent au vent, dans les minuits du ciel,
Qui tout à coup se lève — et pose comme un scel,
Aux confins du Zénith, une étoile immobile.

Alors, là-bas, sur terre, au bout des plaines,
Sous l'étoile, dont plus rien n'est bougeant,
Une étable s'éclaire — et les haleines
D'un bœuf et d'un âne fument dans l'air d'argent.

A la clarté qui sort
Mystique et douce de son corps,
Une Vierge répare et dispose des langes,
Et, près du seuil, où sommeille un agneau,
Un charpentier fait un berceau,
Avec des planches.

Sans qu'ils voient les nimbes qui les couronnent,
Ils travaillent, tous deux, silencieusement :

Et prononcent de temps en temps,
Un nom divin qui les étonne.
Autour des murs et sous le toit,
L'atmosphère s'épand si pure et si fervente
Qu'on sent que des genoux invisibles se ploient
Et que la vie entière est dans l'attente.

Oh! vous, les gens, les vieilles gens,
Qui regardez passer dans vos villages
Les empereurs et les bergers et les rois mages
Et leurs bêtes dont le troupeau les suit,
Allumez d'or vos cœurs et vos fenêtres,
Pour voir enfin, par à travers la nuit,
Ce qui, depuis mille et mille ans,
S'efforce à naître.

TABLE

LES VILLAGES ILLUSOIRES

LE PASSEUR D'EAU 7
LA PLUIE 11
LES PÊCHEURS 15
LE MEUNIER. 20
LA NEIGE. 26
LE MENUISIER. 29
LE SONNEUR 34
LA VIEILLE 39
LE SILENCE. 45
LE FOSSOYEUR 49
LE VENT. 57
L'AVENTURIER. 61
LES CORDIERS. 69
LE FORGERON. 76
LES MEULES QUI BRULENT. 83

LES APPARUS DANS MES CHEMINS

CELUI DE L'HORIZON 91
AU LOIN 94
CELUI DE LA FATIGUE 99
UN SOIR 104
CELUI DU SAVOIR 106
LA PEUR 112
CELUI DU RIEN 114
DANS MA PLAINE 120
L'ACCALMIE 123
SAINT GEORGES 125
L'AUTRE PLAINE 131
LES SAINTES 133
LE JARDIN 139
L'ATTENDUE 141

LES VIGNES DE MA MURAILLE

CELLE DES VOYAGES 153
CONQUÊTE 160
UN MATIN 163
AU BORD DE L'EAU 165

AU NORD 167
LA BAIE 170
SOIR D'AUTOMNE 173
CELLE DE L ILE 176
CELLE DES RELIQUES 181
L'HEURE NOCTURNE 186
L ÉVEIL DE PAQUES 188
UNE HEURE DE SOIR. 190
NOVEMBRE 193
DÉCEMBRE 197

IMPRIMERIE

MARC TEXIER

POITIERS

Linen 38

217

ÉMILE VERHAEREN

Poèmes

3e.

(IIIe SÉRIE)

LES VILLAGES ILLUSOIRES

LES APPARUS DANS MES CHEMINS

LES VIGNES DE MA MURAILLE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

N3. 6 t. 22

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

—

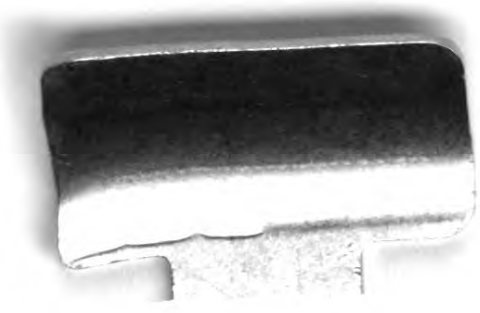
DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

Le *Mercure de France*, fondé en 1890, est à la fois une revue de lecture comme toutes les revues et une revue documentaire d'actualité. Chacune des livraisons se divise en deux parties très distinctes. La première est établie selon la conception traditionnelle des revues en France, et, en même temps que toutes les questions dans les préocupations du moment y sont traitées, on y lit des articles ou des études d'histoire littéraire, d'art, de musique, et de philosophie, de science, d'économie politique et sociale, des poésies, des contes, nouvelles et romans. La seconde partie est occupée par la « Revue de la Quinzaine », domaine exclusif de l'actualité, qui expose, renseigne, rend compte avec des aperçus critiques, attentive à tout ce qui se passe à l'étranger aussi bien qu'en France et à laquelle n'échappe aucun événement de quelque portée.

Le *Mercure de France* paraît en copieux fascicules in-8, formant dans l'année 8 forts volumes d'un maniement aisé. Une table générale des Sommaires, une Table alphabétique par noms d'Auteurs et une Table chronologique de la « Revue de la Quinzaine » par ordre alphabétique des Rubriques sont publiées avec le numéro du 15 décembre, et permettent les recherches rapides dans la masse considérable d'environ 7.000 pages que comprend l'année complète.

Il n'est pas inutile de signaler que le *Mercure de France* donne plus de matières que les autres grands périodiques français et qu'il coûte moins cher.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6e

---

POITIERS. -- IMP. MARC TEXIER